

TA PEUR M'APPARTIENT

Raven



Ta Peur m'Appartient

Par Raven

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Poids des Silences	4
Chapitre 2 : Le Seuil de l'Écorché	11
Chapitre 3 : L'Achat des Ombres	18
Chapitre 4 : L'Immersion Blanche	23
Chapitre 5 : Le Salaire du Sang	29
Chapitre 6 : Sous la Peau	36
Chapitre 7 : Le Labyrinthe du Gantelet	42
Chapitre 8 : L'Oxygène Rare	48
Chapitre 9 : L'Éveil du Monstre	54
Chapitre 10 : La Danse des Simulacres	61
Chapitre 11 : Le Glas de Saint-Jude	68
Chapitre 12 : L'Erreur du Bourreau	76
Chapitre 13 : Mains Nues	82
Chapitre 14 : Le Sanctuaire de l'Obscur	87
Chapitre 15 : L'Apothéose du Cri	93
Chapitre 16 : Le Renversement des Sceptres	98
Chapitre 17 : L'Adieu au Monde	105
Chapitre 18 : La Couronne de Cicatrices	113

Chapitre 1

Le Poids des Silences

L'odeur. C'est toujours elle qui vous accueille en premier à Saint-Jude. Ce mélange écœurant d'ozone, de détergent industriel et de cette note douceâtre, presque imperceptible, de décomposition ralentie. C'est l'odeur de l'attente. Celle des corps qui refusent de s'éteindre mais qui ne savent plus comment briller.

Luce marchait dans le couloir du troisième étage, ses pas étouffés par le linoléum grisâtre. Elle ne regardait pas les autres portes. Elle connaissait les drames qui s'y jouaient : les respirations sifflantes, les larmes sèches, les familles qui s'effritent. Elle se concentrait sur le frottement de ses propres doigts, triturant obsessionnellement la peau fine autour de ses ongles jusqu'au sang. C'était son ancrage. Une douleur vive, minuscule, pour ne pas sombrer dans le grand vide blanc de la clinique.

Elle poussa la porte de la chambre 312.

Le sifflement du ventilateur l'enveloppa instantanément. *Pshhh-clic. Pshhh-clic.* Le rythme cardiaque de son existence.

Léo était là. Son jumeau. Sa moitié de miroir, désormais ternie, brisée sous une couche de cire. Ses traits, autrefois identiques aux siens, s'étaient affaissés, lissés par l'immobilité. Sous les draps trop tendus, son corps ne semblait plus qu'une ombre, une suggestion d'humanité maintenue en vie par des tubes translucides où circulaient des fluides nutritifs et de l'oxygène forcé.

— Je suis là, Léo.

Sa voix n'était qu'un souffle, une particule de poussière dans la pièce. Elle s'assit sur le tabouret en métal froid et prit sa main. Elle était lourde, inerte, d'une pâleur de craie. Elle commença son rituel : masser chaque phalange, remonter vers le poignet, chercher un tressaillement, une étincelle, n'importe quoi qui ne soit pas cette passivité absolue.

C'est de ma faute.

Le mantra ne la quittait jamais. Il battait sous son crâne au même rythme que la machine. La pluie sur le pare-brise, le rire de Léo juste avant le choc, le crissement du métal, et puis le silence. Le silence qui dure depuis deux ans. Elle était sortie de la carcasse avec trois points de suture et un cœur en lambeaux. Lui était resté là-bas, dans le noir, quelque part entre la vie et ce que les médecins appelaient pudiquement un « état de conscience minimale ».

La porte s'ouvrit avec un grincement discret. Ce n'était pas l'infirmière de garde. C'était le Dr Arnault. Il portait sa blouse comme un linceul et son dossier comme une sentence.

— Mademoiselle Maertens. Je ne vous savais pas déjà ici.

Luce ne lâcha pas la main de son frère. Elle sentit sa gorge se nouer, une main invisible pressant sa trachée.

— Vous avez reçu mon dernier message, je suppose, continua le médecin d'une voix dépourvue de toute cruauté, mais aussi de toute chaleur. C'est la froideur des faits.

— Je n'ai pas encore... l'intégralité de la somme, balbutia-t-elle. J'ai pris des shifts supplémentaires au pressing. Et je fais des ménages de nuit à la gare. Je...

— Luce. Regardez-moi.

Elle leva les yeux. Le regard d'Arnault était fatigué. Derrière ses lunettes, il y avait la lassitude d'un homme qui compte des lits plutôt que des âmes.

— Le fonds de solidarité ne couvrira plus les frais de maintien en vie après la fin de la semaine. Le matériel, les soins infirmiers, la chambre... Nous parlons de quinze mille euros d'arriérés, sans compter les mois à venir. Saint-Jude est un établissement privé. Si le paiement n'est pas régularisé vendredi à midi, nous devons procéder au transfert de votre frère vers une unité de soins palliatifs publics.

— Non.

Le mot sortit d'elle comme une convulsion. Les unités publiques étaient des mouvoirs. Là-bas, Léo ne serait plus qu'un numéro qu'on retourne une fois par jour pour éviter les escarres avant de le laisser s'éteindre dans l'ombre d'un couloir surpeuplé.

— Vous savez ce que cela signifie, insista Arnault. Sans la stimulation sensorielle et les soins spécifiques que nous fournissons ici, ses chances de réveil, déjà infimes, tomberont à zéro.

— Je vais trouver l'argent.

Le médecin soupira, un bruit qui ressemblait à une fuite d'air.

— Comment ? Vous vivez dans un studio de quinze mètres carrés et vous cumulez trois emplois précaires. Soyez réaliste. Parfois... laisser partir est la plus grande preuve d'amour.

Luce sentit une vague de nausée lui monter aux lèvres. Laisser partir ? Elle aurait l'impression de l'achever une seconde fois. De finir le travail commencé sur cette route de campagne.

— Vendredi, répéta-t-elle, les dents serrées. J’aurai une solution.

Elle quitta la chambre sans un regard de plus, fuyant le regard apitoyé du médecin.

Dehors, l’automne parisien était une morsure humide. Luce marchait, la tête basse, ses poumons brûlant d’un air qui lui semblait trop mince. Elle se sentait observée par les façades grises, jugée par le bruit de la ville. Chaque euro qu’elle n’avait pas pesait sur ses épaules comme un bloc de plomb.

Elle se retrouva devant la vitrine d’un café miteux, là où elle avait rendez-vous pour son "extra" de fin de journée. Un homme l’attendait, assis dans le coin le plus sombre. Ce n’était pas Silas Vane. C’était un intermédiaire, un de ces hommes dont on oublie le visage dès qu’ils tournent le dos.

— Vous êtes en retard, dit-il sans lever les yeux de son café noir.

— L’hôpital. Ils... ils me pressent.

L’homme sortit une enveloppe de sa veste et la fit glisser sur la table en Formica. Ce n’était pas de l’argent. C’était une adresse, griffonnée sur un papier de luxe, épais et texturé.

— Monsieur Vane a lu votre dossier médical. Celui de l’époque de l’accident. Vos antécédents de terreurs nocturnes, vos crises de panique chroniques... tout cela l’intéresse.

Luce fronça les sourcils, un frisson glacé lui parcourant l’échine.

— Pourquoi un mécène s’intéresserait-il à mes... à mes failles ?

L'intermédiaire releva enfin les yeux. Il y avait une lueur étrange dans son regard, un mélange de pitié et de fascination morbide.

— Monsieur Vane ne s'intéresse pas à votre santé, Mademoiselle Maertens. Il s'intéresse à votre capacité à avoir peur. Il collectionne les émotions pures. Et la terreur est la seule émotion qui ne ment jamais.

Luce fixa l'adresse. *Manoir Vane, Val d'Oise.* Un endroit hors de la ville, hors du temps.

— S'il accepte de couvrir les frais de votre frère, continua l'homme, il le fera en intégralité. Pour les dix prochaines années s'il le faut. Mais en échange... vous lui appartenez. Pour ses sessions.

— Des sessions ? Quel genre de sessions ?

— Vous le saurez bien assez tôt. Disons qu'il va tester les limites de votre esprit. Il va explorer les zones d'ombre que vous passez votre vie à essayer de fuir.

Luce repensa à Léo. À son souffle mécanique. À la main de craie. Elle repensa à la sensation de la ceinture de sécurité qui l'étranglait lors de l'accident, à cette panique qui l'avait paralysée tandis que la fumée envahissait l'habitacle. La peur, elle la connaissait. Elle vivait avec elle. Elle dormait avec elle. Elle était son unique compagne depuis deux ans.

Si elle pouvait vendre ses cauchemars pour acheter la vie de son frère, n'était-ce pas un marché équitable ?

— Il veut ma peur ? murmura-t-elle, ses doigts se remettant à triturer la peau de ses mains.

— Il veut la posséder, corrigea l'homme. Il veut la voir naître, la voir grandir, et la

voir vous briser.

Luce prit l'enveloppe. Ses mains tremblaient, mais son regard était fixe. Elle n'avait plus rien à perdre, car elle n'avait déjà plus de vie à elle. Elle était une coquille vide, un espace vacant que Silas Vane se proposait de remplir avec ses propres démons.

Le soir tomba sur son petit studio. Elle ne ralluma pas la lumière. Elle resta assise sur son lit, écoutant le bruit du radiateur qui cliquetait. Elle ferma les yeux et essaya de s'imaginer ce que Silas Vane pouvait être. Un monstre ? Un fou ? Un dieu déchu ?

Elle se remémora les mots de l'intermédiaire : *« La terreur est la seule émotion qui ne ment jamais. »*

Soudain, le silence de la pièce lui parut insupportable. Plus lourd que le vacarme de la rue. Plus oppressant que les machines de la clinique. Elle réalisa qu'elle n'avait pas peur de ce qui l'attendait au Manoir Vane. Elle avait peur que Silas Vane ne voie rien en elle. Qu'elle soit déjà tellement morte à l'intérieur qu'il n'y ait plus aucune terreur à extraire.

Elle se leva, alla vers le petit miroir de la salle de bain. Dans le reflet bleuté de la lune, ses yeux clairs semblaient immenses, dévorant son visage. Elle posa ses mains sur son cou, pressant légèrement ses carotides. Elle sentit le pouls. Rapide. Irrégulier.

— Prends-la, chuchota-t-elle à l'obscurité. Prends tout.

Elle n'avait aucune idée que, pour Silas Vane, la peur n'était que le prélude. Elle n'était que l'apéritif d'un festin de souffrances et de révélations qui allaient la dépouiller de tout ce qu'elle croyait être.

Demain, elle franchirait les portes du manoir.

Demain, elle cesserait d'être Luce Maertens pour devenir l'instrument d'un homme qui ne connaissait pas la pitié, mais qui comprenait la douleur mieux que quiconque.

Elle s'allongea, ne cherchant même pas à dormir. Le décompte avait commencé.

Vendredi, midi. Le prix du sang. Le prix du silence.

Dans l'ombre de son studio, Luce sourit pour la première fois depuis des mois. C'était un sourire brisé, une fissure dans la porcelaine. Elle venait de réaliser que, pour sauver Léo, elle n'allait pas seulement donner son temps ou son énergie.

Elle allait offrir son âme en pâture à un prédateur qui n'attendait qu'elle pour recommencer à ressentir le monde.

Le poids des silences allait enfin laisser place aux cris. Et ces cris, elle le savait déjà, seraient sa seule rédemption.

Chapitre 2

Le Seuil de l'Écorché

La grille en fer forgé du manoir Vane ne grinça pas lorsqu'elle s'ouvrit. Elle coulissa avec une fluidité huileuse, presque prédatrice, comme les mâchoires d'un piège bien entretenu qui attendrait son heure depuis des décennies. Luce franchit le seuil, ses bottines écrasant le gravier gris avec un bruit de craquement d'os. Le domaine n'était pas une demeure, c'était un mausolée d'argent et de pierre noire, dressé contre un ciel de plomb qui semblait peser sur les épaules de la jeune femme.

L'air, ici, était différent. Plus dense. Chargé d'une odeur de terre humide et d'ozone, comme si un orage était éternellement sur le point d'éclater sans jamais offrir la libération de la pluie.

Luce remonta le col de son manteau usé. Ses doigts tremblaient, une micro-vibration qu'elle ne cherchait plus à contrôler. À quoi bon ? Elle était une fêlure ambulante. Elle monta les marches du perron, chaque pas pesant le poids des factures médicales de Léo, de l'odeur de l'antiseptique des cliniques privées, et de ce silence insupportable qui émanait du corps végétatif de son frère.

Elle ne frappa pas. La porte massive s'ouvrit avant qu'elle n'ait pu lever la main.

Le vestibule était une nef de marbre froid. Pas de tapis pour étouffer les bruits, pas de portraits d'ancêtres bienveillants. Juste le vide, immense, et une silhouette qui se découpait au bout d'un couloir baigné d'une lumière chirurgicale.

— Monsieur Vane vous attend dans le grand salon. Suivez-moi.

L'homme qui l'accueillait n'avait pas de visage, ou du moins Luce ne parvint pas à s'en souvenir la seconde d'après. Il était une ombre parmi les ombres, un rouage dans la mécanique de ce lieu. Elle lui emboîta le pas, ses propres battements de cœur résonnant contre ses tympanes comme un métronome détraqué.

Le salon était une pièce circulaire, aux murs tapissés de cuir sombre. Au centre, deux fauteuils se faisaient face, séparés par un guéridon en obsidienne. Et là, assis dans l'ombre, Silas Vane.

Il ne se leva pas. Il ne fit aucun geste de bienvenue. Il se contenta de l'observer. Ses yeux étaient deux éclats de verre fumé, impénétrables, nichés dans un visage aux angles si précis qu'ils semblaient avoir été taillés au scalpel. Il portait des gants de cuir noir, d'une finesse extrême, qui épousaient chaque articulation de ses longs doigts.

— Asseyez-vous, Luce Maertens. Votre ponctualité est la seule chose chez vous qui ne trahisse pas votre agonie.

Sa voix était un murmure de basse, une vibration sourde qui sembla ramper sur la peau de Luce. Elle s'exécuta, s'asseyant au bord du fauteuil, les genoux serrés.

— Monsieur Vane... merci de me recevoir. Je...

— Épargnez-moi les civilités, coupa-t-il sans hausser le ton. Elles ne sont que du bruit. Vous êtes ici parce que les soins de votre frère coûtent quatre mille euros par semaine. Parce que votre solde bancaire est une insulte au concept même de survie. Et parce que vous espérez que mon penchant pour le mécénat occulte s'étendra à votre petite tragédie familiale.

Luce sentit une bouffée de chaleur lui monter aux joues, une honte cuisante qui se heurta immédiatement à sa détermination froide.

— Je ne demande pas l'aumône. Je demande un prêt. Je travaillerai. Je rembourserai chaque centime, avec les intérêts que vous jugerez nécessaires.

Silas pencha légèrement la tête sur le côté. Un mouvement lent, reptilien. Il se pencha vers la lumière, et Luce vit enfin l'absence totale d'empathie dans son regard. C'était fascinant. Terrifiant.

— Un prêt ? Avec quel collatéral ? Votre vie ne vaut rien sur le marché, Luce. Votre temps n'a aucune valeur marchande. Vous êtes une employée de bibliothèque qui passe ses nuits à pleurer devant un moniteur cardiaque. Vous n'avez rien à offrir que le monde veut acheter.

Le silence qui suivit fut une asphyxie. Luce ouvrit la bouche, mais aucun son ne sortit. Il avait raison. Elle était une coquille vide, une débitrice de l'existence.

— Cependant, reprit Silas en croisant ses mains gantées sur ses genoux, vous possédez quelque chose de rare. Une disposition neurologique particulière.

Il se leva d'un mouvement fluide. Il était grand, d'une maigreur élégante qui évoquait une lame de fond. Il commença à tourner autour de son fauteuil, comme un prédateur évaluant la qualité d'une proie.

— J'ai lu votre dossier médical, Luce. Pas celui que vous montrez aux employeurs. Celui de l'accident. "Hyper-vigilance pathologique". "Trouble de stress post-traumatique avec propension à la dissociation". Votre système nerveux est un instrument de musique désaccordé, mais dont les cordes sont tendues à rompre.

Il s'arrêta juste derrière elle. Luce sentit le froid émaner de lui. Elle n'osait pas se retourner.

— Je ne prête pas d’argent, chuchota-t-il à son oreille. L’argent est une fiction. Je collectionne les vérités. Et la seule vérité qui ne ment jamais, c’est la peur. La peur pure, celle qui fait se dilater les pupilles jusqu’à l’aveuglement, celle qui transforme le sang en glace.

Il posa une main gantée sur le dossier du fauteuil, tout près de l’épaule de Luce. Elle ne bougea pas, mais ses muscles se tétanisèrent.

— Je vous propose un contrat, continua Silas. Je finance l’intégralité des soins de votre frère. La meilleure clinique d’Europe. Des spécialistes mondiaux. Je lui offre une chance de se réveiller.

Luce ferma les yeux. Le prix. Quel était le prix ?

— En échange... vous me vendrez votre terreur.

Elle fronça les sourcils, tournant enfin la tête pour affronter son regard.

— Je ne comprends pas. Vous voulez... que je travaille pour vous ?

Un sourire imperceptible, sans une once de chaleur, étira les lèvres de Silas.

— Je veux que vous soyez ma muse, Luce. Je veux explorer les recoins les plus sombres de votre psyché. Je vais orchestrer des scénarios, des mises en scène conçues spécifiquement pour vos phobies. Je vais vous confronter à l’insoutenable, à l’étouffement, au vide, à l’abandon. Et je serai là pour observer chaque spasme, pour recueillir chaque cri, pour étudier la manière dont votre âme se brise et se recompose sous la pression.

Il se rapprocha encore, son visage à quelques centimètres du sien. Luce pouvait sentir l’odeur de Silas : un mélange de papier ancien, de cire et d’un parfum métallique,

froid.

— Vous ne vendrez pas votre corps, Luce. Je n'ai que faire de la chair. Je veux ce qu'il y a derrière. Je veux l'adrénaline de votre agonie. Je veux devenir le propriétaire de vos cauchemars. Chaque "session" effacera une partie de votre dette.

Luce sentit un frisson de dégoût mêlé à une curiosité morbide, un écho à ce qu'elle avait ressenti la veille devant son miroir. Silas ne lui proposait pas seulement de sauver Léo. Il lui proposait de donner un sens à sa propre destruction.

— Vous êtes un monstre, souffla-t-elle.

— Nous le sommes tous, Luce. La différence, c'est que j'ai les moyens de mes perversions. Alors, regardez-moi. Regardez-moi bien et dites-moi si la vie de votre frère vaut moins que quelques heures passées dans l'obscurité avec moi.

Il tendit une main, la paume vers le haut, protégée par le cuir noir. Un geste d'invitation au bord du précipice.

Luce regarda cette main. Elle y vit la survie de Léo. Elle y vit aussi la promesse d'une intensité qu'elle n'avait jamais connue. Dans ce manoir, elle ne serait plus la fille invisible qui s'excuse d'exister. Elle serait l'objet d'une attention totale, chirurgicale, dévorante.

La peur montait déjà en elle, une marée noire et glacée. Ses poumons semblaient rétrécir. C'était exactement ce qu'il voulait.

— Quelles sont les conditions ? demanda-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un fil de soie.

— Vous vivez ici. Vous vous soumettez à mes exigences, sans poser de questions. Vous ne quittez pas le domaine sans mon autorisation. Vous m'appartenez, Luce. Pas

comme une esclave, mais comme une œuvre d'art en cours de création. Je vais vous sculpter dans la douleur.

Le silence reprit ses droits, plus lourd qu'auparavant. Luce pensa à Léo, à ses mains immobiles sur les draps blancs. Elle pensa à l'appartement vide, à la solitude qui la rongait comme un acide.

Ici, au moins, elle ressentirait quelque chose. Même si c'était la terreur. Surtout si c'était la terreur.

Elle leva lentement sa main. Ses doigts effleurèrent le cuir froid du gant de Silas. Le contact provoqua une décharge électrique qui remonta le long de son bras, une morsure de glace qui lui fit brièvement oublier de respirer.

— Acceptez-vous de me donner ce que je demande ? murmura Silas, ses yeux fixés sur les lèvres tremblantes de la jeune femme.

Luce déglutit. Elle sentit le piège se refermer, elle entendit presque le verrou psychologique tourner.

— Oui, dit-elle.

Le mot sembla tomber dans un puits sans fond. Silas resserra ses doigts sur les siens. La pression était ferme, presque douloureuse, marquant la possession.

— Bien, Luce. Bienvenue chez vous. Préparez-vous. Notre première session commence ce soir, à minuit. J'espère que vous n'avez pas peur de l'eau.

Il lâcha sa main brusquement, se détourna et retourna vers l'ombre, la laissant seule au milieu du salon.

Luce resta pétrifiée, le cœur battant à tout rompre. Elle regarda ses propres doigts, là où le cuir de Silas les avait pressés. La marque n'était pas visible, mais elle la sentait, brûlante, comme un fer rouge invisible.

Elle venait de signer un pacte avec le diable, non pas pour sauver son âme, mais pour la lui offrir en pâture. Et le plus terrifiant, ce n'était pas ce que Silas allait lui faire subir.

C'était la part d'elle-même qui, en cet instant précis, mourait d'impatience de commencer.

Elle sortit de la pièce, guidée par l'ombre sans visage, tandis qu'au loin, le premier grondement du tonnerre faisait vibrer les vitres du manoir. L'oxygène commençait déjà à se faire rare.

Le seuil était franchi. L'écorché n'avait plus de peau pour se protéger du monde. Elle n'avait plus que sa peur. Et sa peur n'était plus à elle. Elle appartenait à Silas Vane.

Chapitre 3

L'Achat des Ombres

Le silence de la demeure de Silas Vane ne ressemblait à aucun autre. Ce n'était pas l'absence de bruit, mais une présence en soi, une substance épaisse, ouatée, qui s'engouffrait dans les oreilles pour y étouffer les battements du cœur. Luce suivait l'ombre longiligne de l'homme à travers une enfilade de salons plongés dans une pénombre muséale. Ses pas, sur le parquet en point de Hongrie, craquaient comme des os brisés.

Silas ne se retournait pas. Sa démarche était fluide, presque inhumaine, une glissade de prédateur dans son propre biome. Il s'arrêta devant une double porte en chêne noirci, dont les battants s'ouvrirent sans un cri lorsqu'il posa la main sur les poignées de bronze.

— Mon bureau, dit-il simplement. Entrez, Luce. Ne restez pas sur le seuil, la frontière est déjà franchie.

La pièce était une cathédrale dédiée à l'intellect et à la domination. Des rayonnages de livres montaient jusqu'au plafond, des dos de cuir sombre qui semblaient observer l'intruse avec une sévérité millénaire. Au centre, un bureau monumental en ébène, nu, à l'exception d'un unique buvard de cuir et d'un stylo-plume dont l'éclat argenté rappelait celui d'un scalpel.

Silas contourna le meuble et s'assit. Il ne l'invita pas à faire de même. Il ouvrit un tiroir avec une lenteur calculée et en sortit un document. Le papier était épais, d'un grain jaunâtre, presque organique.

— Ce document n'a aucune valeur devant un tribunal civil, commença-t-il, sa voix de baryton ricochant contre les reliures des livres. Il n'est pas conçu pour les avocats, mais pour votre conscience. Il stipule que vous me cédez l'exclusivité de vos réactions physiologiques et psychologiques. Vous n'êtes plus une employée, Luce. Vous êtes un sujet. Mon sujet.

Il fit glisser le papier vers elle. Luce s'approcha, ses doigts tremblants effleurant le bord de l'ébène froid. Ses yeux parcoururent les lignes calligraphiées. Les termes étaient d'une précision clinique : *« Consentement total aux stimuli sensoriels... Renonciation au droit de retrait durant les phases actives... Secret absolu sous peine de cessation immédiate du financement médical du frère. »*

— Signez, ordonna-t-il. Pas avec l'hésitation d'une victime, mais avec la détermination d'une femme qui achète la survie de ce qu'elle aime.

Luce saisit le stylo. Il était lourd, froid. Elle signa. L'encre noire sembla s'imprégner dans les fibres du papier comme une tache de sang séché. Silas récupéra le document, ses yeux d'un bleu d'acier fixés sur la signature encore humide. Un léger tressaillement agita le coin de sa bouche — l'ombre d'un plaisir, ou peut-être la satisfaction d'un collectionneur devant une pièce rare.

— Bien, murmura-t-il. La première règle est la plus simple : l'obéissance n'est pas une option, c'est votre seule protection. Si je vous demande de rester immobile alors que l'eau monte, vous resterez immobile. Si je vous demande de crier, vous déchirez vos cordes vocales. Mon rôle est d'orchestrer votre terreur ; le vôtre est de la vivre sans la corrompre par la résistance inutile.

Il se leva et se dirigea vers elle. Luce ne recula pas, bien que chaque nerf de son corps lui hurlât de fuir. Il s'arrêta à quelques centimètres, l'odeur de bois de santal et de métal froid émanant de lui l'enveloppant comme un linceul.

— Deuxième règle : ma vie privée est un abîme dans lequel vous ne devez pas regarder. Ne posez aucune question. Ne cherchez pas à comprendre l’homme derrière le mécène. Pour vous, je suis la source de votre peur, et rien d’autre. C’est dans cette asymétrie que réside notre équilibre.

Il fit un geste de la main, l’invitant à sortir. Ils entamèrent la visite. Le manoir était un labyrinthe de couloirs aveugles et de galeries sombres. Silas s’arrêtait parfois pour désigner une porte close.

— Ici, la salle de musique. Les fréquences peuvent briser bien plus que du verre, Luce. Elles peuvent briser une volonté. Là-bas, les cuisines. Vous y trouverez ce dont vous avez besoin, mais n’espérez pas de compagnie. Le personnel est... discret. Ils ne vous voient pas. Ils ne vous entendent pas.

Ils montèrent un escalier monumental dont la rampe de fer forgé figurait des lianes épineuses. Au deuxième étage, Silas s’arrêta devant une porte dont le bois semblait plus clair, presque virginal.

— Votre chambre.

Il l’ouvrit. Luce retint son souffle. La pièce était vaste, d’une élégance glaciale. Les murs étaient d’un gris perle, le mobilier minimaliste et coûteux. Un lit immense trônait au centre, drapé de soie blanche. Mais ce qui frappa Luce, ce fut l’absence totale de fenêtres. À la place, des panneaux de verre dépoli rétroéclairés diffusaient une lumière artificielle, blafarde, qui ne laissait aucune place aux ombres, mais ne réchauffait rien.

C’était une cellule de luxe. Un aquarium pour une proie que l’on veut observer sous toutes les coutures.

— Vous y trouverez des vêtements à votre taille, continua Silas, sa voix résonnant

dans la nudité de la pièce. Rien de superflu. Je ne veux pas que vous vous cachiez derrière des artifices. Votre peau doit être accessible. Votre pouls doit être visible.

Luce entra dans la chambre, sentant le tapis épais sous ses pieds, une douceur qui lui parut soudainement obscène. Elle se tourna vers lui, cherchant une lueur d'humanité dans ce regard de glace.

— Pourquoi l'eau ? demanda-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle. Ce soir... vous avez parlé de l'eau.

Silas inclina légèrement la tête, un mouvement presque reptilien.

— L'eau est l'élément de l'oubli, Luce. Elle remplit chaque interstice, elle isole, elle étouffe sans laisser de trace. Elle est le retour à l'état fœtal, mais sans la sécurité de l'utérus. La peur de la noyade est la plus pure, car elle est un combat contre l'invisible. Ce soir, nous verrons combien de temps vous pouvez tenir avant de m'offrir l'expression que je recherche.

Il fit un pas en arrière, se fondant déjà dans l'ombre du couloir.

— Reposez-vous. Le dîner vous sera apporté. À minuit, la porte se déverrouillera. Ne me faites pas attendre. La ponctualité est la politesse des bourreaux.

Il ferma la porte. Le déclic de la serrure fut sec, définitif.

Luce resta seule dans ce silence oppressant. Elle s'approcha du lit et s'assit sur le bord. La soie était d'une douceur révoltante. Elle regarda ses mains. Elles ne tremblaient plus. Une étrange léthargie, un engourdissement de l'âme, commençait à s'emparer d'elle. Elle se leva et alla vers l'armoire. En l'ouvrant, elle ne trouva que des nuisettes de soie fine, translucides, et des tuniques de coton blanc, presque impalpables. Silas ne lui avait laissé aucune armure.

Elle s'approcha d'un des panneaux lumineux et posa sa main contre le verre. Il était froid. Derrière, il n'y avait pas d'air, pas de ciel, juste le squelette de pierre du manoir Vane.

Elle se surprit à imaginer la session de minuit. L'image de l'eau l'envahissant, le froid contre sa peau, la sensation de ses poumons brûlant pour une bouffée d'oxygène. Elle sentit une décharge électrique parcourir son échine. Ce n'était pas seulement de la terreur. C'était une anticipation malade, un besoin de se confronter à l'abîme pour vérifier qu'elle n'était pas déjà morte à l'intérieur.

Elle s'allongea sur le lit, fixant le plafond d'un blanc immaculé. Dans ce manoir, le temps n'avait plus de prise. Seule la peur servait de métronome. Elle ferma les yeux, et dans l'obscurité de ses paupières, elle vit le visage de son frère, immobile sur son lit d'hôpital, ses yeux vides tournés vers un plafond similaire.

— Pour toi, murmura-t-elle.

Mais au fond d'elle, une voix plus sombre, plus viscérale, celle que Silas avait déjà commencé à réveiller, lui souffla que c'était pour elle. Pour sentir, enfin, le poids de l'existence à travers la menace de sa fin.

Minuit approchait. L'air dans la chambre semblait se raréfier, comme si Silas, quelque part dans les entrailles de la maison, avait déjà commencé à drainer l'oxygène. Luce attendit, le regard fixé sur la porte, prête à se noyer pour renaître entre les mains de son monstre.

Chapitre 4

L'Immersion Blanche

Le métal froid du loquet contre sa paume fut le dernier ancrage avant l'abîme. Lorsqu'elle poussa la porte de la Chambre des Miroirs, Luce n'entra pas dans une pièce, mais dans une idée.

Le blanc était absolu. Un blanc chirurgical, sans nuance, sans ombre portée, qui dévorait les angles et lissait les perspectives jusqu'à l'absurde. Il n'y avait plus de sol, plus de plafond, seulement une étendue de néant laiteux qui semblait pulser au rythme de ses propres battements de cœur. L'air y était sec, chargé d'une odeur d'ozone et de silence pressurisé. Elle portait une simple tunique de lin fin, presque transparente sous l'assaut des projecteurs dissimulés, qui la laissait aussi vulnérable qu'une pièce anatomique sur une table d'examen.

Elle fit un pas. Ses pieds nus ne rencontrèrent aucune résistance, aucune texture, juste une surface lisse qui lui renvoyait la sensation désagréable de marcher sur du vide solidifié.

— Ne cherche pas les murs, Luce. Ils n'existent que si je l'autorise.

La voix de Silas ne venait d'aucun endroit précis. Elle émanait des parois, du sol, de l'air même qu'elle inhalait. C'était un baryton profond, une vibration qui ne se contentait pas de frapper ses tympans, mais qui résonnait jusque dans sa cage thoracique, là où la peur commençait à s'enrouler comme une vipère.

— Silas ? murmura-t-elle.

Sa propre voix lui parut étrangère, étouffée par l'acoustique parfaite de la pièce. Elle tendit les mains devant elle, cherchant un appui, un repère. Rien. Ses doigts ne griffèrent que la lumière blanche. La privation sensorielle agissait déjà. Sans horizon pour stabiliser son oreille interne, le vertige l'assaillit. Le monde se mit à tanguer.

— Tes pupilles se rétractent, Luce. Ton rythme cardiaque est à cent-dix. Tu cherches la sortie, mais ton cerveau ne parvient plus à traiter les distances. Dis-moi... as-tu l'impression de tomber ou de flotter ?

Derrière le miroir sans teint, Silas Vane était une ombre parmi les ombres. Ses doigts gantés effleuraient les curseurs d'une console de mixage sensoriel. Sur les écrans de contrôle, les courbes physiologiques de Luce s'affichaient en vert acide : une topographie de son angoisse. Il l'observait avec une ferveur de dévot devant une icône. Elle était magnifique dans sa désorientation. Une poupée de porcelaine égarée dans un océan de lait.

— Je ne sens plus... mes pieds, hoqueta-t-elle.

Elle s'agenouilla, les doigts crispés sur le sol invisible. L'absence de repères visuels déclenchait une réaction archaïque : la peur du vide. Ce n'était pas le vide des hauteurs, c'était pire. C'était le vide de l'existence. L'impression terrifiante que si elle fermait les yeux, elle cesserait d'occuper un espace physique.

— C'est l'Immersion Blanche, reprit la voix, plus douce, presque caressante. Ton cerveau panique parce qu'il ne peut plus se raconter d'histoires. Il n'y a plus de "là-bas", plus de "demain". Il n'y a que cet instant de pure terreur. Est-ce que tu te sens seule, Luce ? Ou est-ce que tu sens ma présence ?

Elle ferma les paupières. L'obscurité était un soulagement, mais de courte durée. Derrière ses yeux clos, l'image de son frère surgit : Thomas, immobile, le visage mangé par les draps blancs de l'hôpital. Le même blanc. Le blanc de l'absence. Le

blanc de la mort cérébrale.

— Je suis là, Silas, parvint-elle à articuler. Je sais que vous me regardez.

— Je ne fais pas que te regarder. Je te respire. Chaque spasme de ton diaphragme est une note de musique. Tu es une symphonie de détresse, et je suis le seul capable de l'entendre.

Soudain, la température de la pièce chuta de dix degrés. Le froid mordit sa peau, faisant hérissier les pores de ses bras. Luce frissonna violemment. Le changement thermique était une agression supplémentaire. Silas manipulait l'environnement comme un dieu colérique.

— Pourquoi faites-vous ça ? demanda-t-elle, les dents claquantes.

— Pour te dépouiller. Pour enlever la suie de culpabilité qui recouvre ton âme. Tu penses que tu souffres pour Thomas ? Non. Tu souffres parce que tu es en vie et que cela te semble être un vol. Ici, dans ce blanc, tu ne voles rien à personne. Tu es le néant. Et dans le néant, on peut enfin recommencer à zéro.

Un sifflement aigu, presque imperceptible, commença à saturer l'air. Un infrason conçu pour induire un sentiment de malaise paranoïaque. Luce porta ses mains à ses oreilles, se recroquevillant en position fœtale. Elle avait l'impression que les murs — s'ils existaient — se rapprochaient pour l'écraser, ou au contraire, s'éloignaient vers l'infini, la laissant seule au milieu d'une galaxie morte.

— Regarde-moi, Luce.

— Je ne peux pas ! Il n'y a rien !

— Regarde-moi avec tes peurs. Regarde le vide en face. Si tu ne l'affrontes pas, il

finira par te dévorer pour de bon.

Soudain, une section du mur devint translucide. Ce n'était pas une fenêtre, c'était une faille dans la réalité. Silas était là. Silhouette sombre, immobile, le visage à demi dévoré par l'obscurité de sa cabine d'observation. Ses yeux, sombres et fixes, semblaient transpercer le verre et la chair pour lire directement sur ses os.

Luce se traîna vers lui, guidée par la seule tache de contraste dans cet univers immaculé. Elle colla son front contre la vitre froide. De l'autre côté, Silas ne bougea pas d'un millimètre. Il aurait pu être une statue, un spectre, ou le diable lui-même.

— Vous êtes si loin... murmura-t-elle.

— Je suis à un millimètre de ta peau. Mais pour m'atteindre, tu dois accepter de ne plus appartenir au monde du dessus. Tu dois accepter que ta peur soit le seul langage qui nous lie.

Il posa sa main gantée sur la vitre, exactement là où se trouvait le visage de Luce. Elle sentit un frisson électrique traverser le verre. Ce contact indirect était plus intime qu'une caresse. C'était une prise de possession.

— Dis-le, Luce. Dis-le pour que les capteurs l'enregistrent. Pour que ton sang le grave dans ta mémoire.

Elle sentit une larme brûlante couler sur sa joue, le seul point de chaleur dans cette cellule glacée. Elle ne savait plus si elle le détestait ou si elle avait besoin de lui pour ne pas se dissoudre. La terreur était devenue un acide qui décapait ses défenses, révélant une vérité qu'elle n'osait pas s'avouer.

— J'ai peur... souffla-t-elle. J'ai tellement peur que j'ai l'impression que mon cœur va s'arrêter.

— Et pourtant, il bat. Plus fort que jamais. Tu n'as jamais été aussi vivante qu'en cet instant, Luce Maertens. Tu n'es plus une ombre qui hante les couloirs d'un hôpital. Tu es la proie. Ma proie.

L'éclairage changea brusquement. Le blanc vira au rouge profond, un rouge de sang artériel, de chambre noire, de désir interdit. Le sifflement s'arrêta, remplacé par le silence lourd d'une cathédrale.

Luce laissa échapper un gémissement qui n'avait rien d'un cri de secours. C'était un son de reddition. Elle pressa ses lèvres contre la vitre, là où le cuir du gant de Silas semblait l'appeler. La panique refluit, laissant place à une extase sombre, une décharge d'endorphines si violente qu'elle en eut la nausée. Elle avait touché le fond de l'abîme, et elle y avait trouvé une forme de paix monstrueuse.

Dans la cabine, Silas ferma les yeux une seconde, savourant les données qui s'affichaient. Le pic d'adrénaline était parfait. Il pouvait presque goûter l'odeur de sa sueur froide à travers le système de ventilation. Elle était son instrument, sa muse, son miroir.

— La session est terminée, dit-il, sa voix redevenant clinique, bien que légèrement plus rauque.

La lumière redevint normale. Une porte se découpa dans le mur blanc, là où il n'y avait rien quelques secondes auparavant. Luce resta au sol, tremblante, les yeux fixés sur l'endroit où Silas avait disparu derrière le miroir redevenu opaque.

Elle se releva avec difficulté, ses membres semblant peser une tonne. En sortant de la pièce, elle ne regarda pas en arrière. Elle savait que la Chambre des Miroirs l'avait marquée d'un fer invisible. Silas n'avait pas seulement acheté ses phobies.

Il venait d'ouvrir en elle une faim que seul le poison pouvait apaiser.

Lorsqu'elle regagna sa chambre, l'air du manoir lui parut trop riche, trop oxygéné. Elle s'assit sur le bord de son lit, ses mains cherchant instinctivement les marques rouges que ses propres ongles avaient laissées sur ses bras pendant la session. Elle fixa le plafond. Elle attendait déjà la prochaine plongée. Elle attendait déjà la voix.

Parce que dans le noir ou dans le blanc, Silas était devenu son seul horizon. Et la peur, son unique oxygène.

Chapitre 5

Le Salaire du Sang

Le bip du smartphone déchira le silence poisseux de la chambre d'amis. Un son cristallin, presque obscène dans cette atmosphère saturée d'effroi résiduel. Luce ne bougea pas tout de suite. Elle resta allongée en étoile sur le satin froid du lit, les yeux rivés sur les moulures du plafond qui semblaient s'enrouler comme des lianes de pierre prête à l'étouffer.

Elle tendit une main tremblante. L'écran l'éblouit. Une notification bancaire. Un chiffre à cinq zéros, suivi d'un libellé laconique : *V. Services*.

Le salaire du sang. Ou plutôt, le salaire de la sueur froide et des battements de cœur désordonnés. Cet argent n'était pas virtuel ; il avait l'odeur de l'ozone de la Chambre des Miroirs et le goût de la bile qui lui était montée à la gorge quand les parois s'étaient resserrées. C'était le prix de sa survie, et paradoxalement, l'acompte de sa destruction.

La clinique "Sainte-Hélène" sentait le propre, d'une propreté agressive qui irritait les narines de Luce. Le linoléum grinçait sous ses semelles alors qu'elle marchait vers l'aile des soins intensifs de longue durée. Ici, le temps était une substance visqueuse, étirée par le rythme monotone des respirateurs.

— Monsieur Maertens a reçu ses nouveaux protocoles ce matin, mademoiselle, dit l'infirmière en chef sans lever les yeux de sa tablette. Le virement a été validé à l'aube. Nous avons pu commander l'exosquelette de rééducation neurologique et les

neuro-stimulateurs de dernière génération.

Luce hochait la tête, la gorge sèche. Elle entra dans la chambre 402.

Liam était là. Son reflet, son double, sa moitié amputée de conscience. Il semblait plus petit dans ce lit immense, une poupée de cire dont la poitrine se soulevait mécaniquement. Elle s'approcha, posa sa main sur le front frais de son frère. Elle chercha une étincelle, un signe, n'importe quoi qui justifierait le pacte qu'elle venait de signer.

« Je nous ai vendus, Liam », pensa-t-elle. « J'ai vendu mes cauchemars pour t'acheter du souffle. »

Mais en regardant le visage paisible de son frère, une pensée plus sombre s'insinua dans son esprit. Une pensée toxique, distillée par Raven elle-même : ce n'était pas seulement pour lui. La sensation de puissance qu'elle avait éprouvée au moment où la terreur l'avait brisée, cette décharge électrique qui l'avait laissée exsangue mais étrangement **neuve**, commençait déjà à lui manquer. L'air de la clinique était trop pur. Trop plat. Il manquait d'acide.

Elle quitta la chambre sans l'embrasser. Elle ne voulait pas souiller sa pureté avec les résidus de Silas qui collaient à sa peau.

Le retour au manoir Vane se fit sous un ciel de plomb. Le domaine semblait avoir grandi en son absence, les grilles de fer forgé s'ouvrant comme les mâchoires d'un prédateur patient.

Luce se retira dans ses appartements, mais le sommeil ne fut pas un refuge.

Elle rêva de cuir.

Un cuir noir, fin, d'une souplesse organique. Dans son rêve, elle était de nouveau dans la pièce blanche, mais les miroirs avaient été remplacés par des mains. Des mains gantées qui ne la touchaient pas, mais qui dessinaient les contours de sa peur à quelques millimètres de sa peau. Elle entendait la voix de Silas, ce baryton qui ne montait jamais en volume mais qui occupait tout l'espace psychique.

— *Respire, Luce. Donne-moi le moment précis où tu renonces.*

Dans le rêve, elle ne renonçait pas. Elle s'ouvrait. Elle offrait sa gorge, non pas comme une proie, mais comme un calice. Elle se réveilla en sursaut, les draps entortillés autour de ses jambes comme des liens, le cœur battant la chamade, et une humidité coupable entre ses cuisses.

Elle resta dans le noir, horrifiée par son propre inconscient. Silas n'était pas un amant. C'était un extracteur. Et pourtant, l'idée qu'il l'observait, qu'il scrutait chaque micro-expression de sa détresse, créait une intimité plus violente que n'importe quel acte charnel.

Le lendemain, elle fut convoquée dans le bureau de Silas pour "le débriefing de la session 1".

La pièce était immense, noyée dans un clair-obscur savamment entretenu. Les murs étaient tapissés de livres aux reliures anciennes, mais l'odeur dominante n'était pas celle du papier vieux, c'était celle de la cire d'abeille et de quelque chose de métallique.

Silas était assis derrière un bureau de chêne massif, noir comme de l'ébène. Il ne leva pas les yeux lorsqu'elle entra. Il parcourait des graphiques imprimés, des courbes qui

représentaient sans doute son rythme cardiaque et sa conductance cutanée pendant qu'elle croyait mourir étouffée.

— Asseyez-vous, Luce.

Elle obéit, s'installant dans le fauteuil en cuir qui lui faisait face. Elle remarqua immédiatement ses mains.

Même ici, dans le sanctuaire de son foyer, pour manipuler de simples dossiers, Silas portait ses gants. Des gants en agneau plongé, d'un noir mat, qui épousaient chaque articulation, chaque tendon de ses mains longues et nerveuses. C'était une barrière absolue. Une déclaration de guerre contre le contact.

— Le virement a été effectué, commença-t-il d'une voix neutre. Votre frère reçoit les meilleurs soins disponibles sur le continent. Êtes-vous satisfaite de notre arrangement ?

— "Satisfaite" n'est pas le mot que j'utiliserais, répondit-elle, sa voix plus ferme qu'elle ne l'aurait cru.

Il leva enfin les yeux. Ses iris étaient d'un gris d'orage, dépourvus de toute chaleur humaine, mais animés d'une curiosité prédatrice.

— Non, j'imagine que non. Vous préférez peut-être le mot "nécessaire". Ou "inévitable".

Il fit glisser un dossier vers elle. Ses doigts gantés effleurèrent le papier avec une précision chirurgicale. Luce ne put détacher ses yeux du cuir noir. Elle imaginait la peau en dessous. Était-elle brûlée ? Marquée ? Ou Silas était-il simplement si pur, si détaché du reste de l'humanité, qu'il refusait de laisser ses empreintes sur le monde ?

— Vous avez une réaction intéressante à la claustrophobie, continua-t-il, ignorant son trouble. Là où d'autres s'effondrent dans une paralysie catatonique, votre esprit cherche activement une issue, même imaginaire. Vous créez des micro-espaces de survie. C'est... fascinant.

— Je n'ai pas le choix.

— On a toujours le choix, Luce. Vous pourriez céder. Vous pourriez laisser la terreur vous briser complètement. Mais vous résistez. C'est cette résistance qui produit la meilleure adrénaline. C'est ce que je collectionne.

Il se leva et contourna le bureau. Luce se raidit, ses muscles se tendant instinctivement. Il s'arrêta à une distance respectable, mais elle pouvait sentir le froid qui émanait de lui. Il posa une main gantée sur le dossier du fauteuil, juste à côté de son épaule. Le cuir grinça légèrement. Un son qui fit écho à son rêve de la nuit passée.

— Pourquoi les gants, Silas ?

La question lui échappa avant qu'elle ne puisse la filtrer. Le silence qui suivit fut si lourd qu'elle crut entendre le sang battre dans ses propres tempes.

Silas inclina légèrement la tête. Un sourire imperceptible, dépourvu de joie, étira ses lèvres fines.

— Le monde est une souillure, Luce. Chaque contact est un échange de débris. De cellules mortes. D'émotions résiduelles. Je préfère garder mes perceptions... stériles. Sauf quand je décide d'extraire quelque chose de spécifique.

Il approcha sa main de son visage. Luce ne recula pas. Elle était hypnotisée par le mouvement lent de cette griffe noire. Il ne la toucha pas, mais il s'arrêta à quelques

millimètres de sa joue. Elle sentit la chaleur de sa peau à travers la finesse du cuir.

— Vous sentez ça ? murmura-t-il. Cette tension ? C'est le moment où la peur se transforme en quelque chose d'autre. Quelque chose de beaucoup plus addictif.

Luce ferma les yeux, luttant contre l'envie de s'appuyer contre cette main interdite. Elle sentait l'odeur du gant : une odeur de bête, de luxe et de mort.

— Vous êtes un monstre, souffla-t-elle.

— Un monstre qui paie vos factures, Luce. Et un monstre qui est le seul à voir qui vous êtes vraiment sous votre masque de petite sœur sacrifiée. Vous n'êtes pas ici pour Liam. Pas seulement.

Il retira sa main brusquement, rompant le charme.

— La prochaine session aura lieu demain soir. Le thème sera "l'Abandonne". Préparez-vous. Ce que vous avez ressenti dans la Chambre des Miroirs n'était qu'un apéritif.

Il retourna s'asseoir, son attention déjà focalisée sur ses dossiers, la congédiant d'un simple geste de la main.

Luce quitta le bureau, les jambes flageolantes. En traversant le couloir sombre, elle regarda ses propres mains. Elles tremblaient. Mais ce n'était pas seulement de peur. C'était l'anticipation.

Elle venait de comprendre le vrai sens du "Salaire du Sang". Ce n'était pas l'argent qu'il versait à la clinique.

C'était la part d'ombre qu'il réveillait en elle, cette faim monstrueuse de se sentir

exister à travers la douleur, qu'il achetait, centimètre par centimètre. Et le plus terrifiant, c'est qu'elle commençait à trouver le prix dérisoire.

Dans sa chambre, elle ouvrit son ordinateur pour vérifier une dernière fois le compte de la clinique. Les chiffres étaient là, froids, salvateurs. Mais quand elle ferma les yeux, elle ne vit que le cuir noir des gants de Silas, et elle sentit de nouveau cette pression invisible sur sa peau, comme une promesse de suffocation à venir.

Elle était sa muse. Son instrument.

Et elle craignait, plus que tout au monde, que la musique ne s'arrête jamais.

Chapitre 6

Sous la Peau

L'air de la pièce avait une odeur de métal froid et de néant. C'était une boîte de verre et d'acier, dissimulée dans les entrailles de la demeure Vane, là où les murs ne résonnaient d'aucun écho, comme si la pierre elle-même avait appris à retenir son souffle.

Luce était debout au centre du cube. Elle portait une simple chemise de coton blanc, fine, presque transparente sous les projecteurs d'un blanc chirurgical. Ses pieds nus sur le sol de marbre envoyaient des décharges de givre jusqu'à ses hanches. Elle attendait. L'attente était une torture plus raffinée que l'acte lui-même. C'était le moment où l'imagination, cette traîtresse, dessinait des monstres dans chaque angle mort.

— Vous tremblez, Luce.

La voix de Silas tomba du plafond, distillée par des haut-parleurs invisibles. Elle était lisse, sans l'ombre d'une aspérité, mais elle portait en elle une autorité qui fit se redresser la colonne vertébrale de la jeune femme. Elle chercha la caméra, ce petit œil de verre qui la dévorait depuis l'ombre.

— Il fait froid, articula-t-elle, ses dents s'entrechoquant légèrement.

— Le froid n'est qu'une information que votre cerveau traite mal. Ce qui vous effraie, ce n'est pas la température. C'est le manque. Le vide qui s'installe là où tout devrait être plein.

Un sifflement sourd, presque imperceptible, commença à remplir l'espace. Aux quatre coins de la pièce, des buses dissimulées crachèrent une vapeur lourde, opaque, qui rampa sur le sol comme un prédateur de brume. Ce n'était pas de la fumée chaude, étouffante comme celle d'un incendie. C'était une buée cryogénique, une caresse de glace qui montait lentement le long de ses mollets, dérobant le sol à sa vue.

— La suffocation ne commence pas par la gorge, Luce. Elle commence par la certitude que l'univers se rétracte. Regardez la brume. Elle ne vous envahit pas. Elle vous efface.

Luce fixa ses pieds, ou plutôt l'endroit où ils auraient dû être. Ils avaient disparu sous une nappe de blanc laiteux. Elle fit un pas, chancelante, et l'impression de marcher sur un nuage de mort la saisit aux tripes. Son cœur s'emballa, un tambour affolé contre ses côtes.

— Respirez, ordonna la voix. Profitez de chaque molécule tant qu'elle est encore gratuite.

Elle inspira profondément, mais l'air était chargé d'une humidité glaciale qui lui brûla les bronches. Le niveau de la fumée montait. Elle atteignait maintenant sa taille. Luce se sentait noyée debout, une épave dans un océan de coton. Elle leva les mains devant son visage, mais la visibilité baissait à mesure que les projecteurs faiblissaient. Le blanc devenait gris, un gris de caveau.

Soudain, le rythme du ventilateur changea. Le bourdonnement de fond s'arrêta net. Le silence qui suivit fut plus lourd que le bruit. Luce sentit la pression atmosphérique changer. Silas jouait avec les valves d'oxygène.

— Liam est dans son lit de verre, Luce. Il ne peut pas respirer sans une machine. Ressentez-vous cette culpabilité ? Cette chance obscène d'avoir des poumons qui fonctionnent encore tout seuls ?

— Taisez-vous... murmura-t-elle, mais sa voix s'étouffa dans l'épaisseur de la brume.

— Je vais vous libérer de cette chance. Je vais vous accorder la grâce de l'égalité avec lui.

L'air s'raréfia. Ce n'était pas une sensation brutale, c'était une érosion. Luce ouvrit grand la bouche, cherchant une goulée d'air, mais ne rencontra que cette vapeur froide et inerte. Ses poumons protestèrent, une brûlure acide s'insinuant sous son sternum. Elle commença à paniquer. Elle griffa l'air, cherchant une prise, une issue, mais les parois de verre étaient devenues invisibles derrière le rideau de fumée.

Elle était seule. Abandonnée dans un néant blanc.

L'abandon. Le mot de la veille résonna dans son crâne comme un glas. Silas ne lui avait pas menti. La suffocation n'était que l'outil ; la véritable terreur, c'était d'être oubliée dans cette boîte, d'être une respiration qui s'éteint sans que personne ne s'en émeuve.

Ses genoux flanchèrent. Elle s'effondra au sol, là où la fumée était la plus dense. L'instinct de survie la poussa à se recroqueviller, mais chaque mouvement consommait le peu de force qui lui restait. Sa vision se borda de noir, des points lumineux dansaient devant ses yeux comme des lucioles agonisantes. Le manque d'oxygène créait une ivresse toxique, un vertige où la peur commençait à muter.

Elle ne sentait plus ses mains. Son cœur, dans un ultime effort, cognait contre sa gorge. Elle ferma les yeux, acceptant l'obscurité. C'était presque doux. Presque érotique, cette façon dont la mort l'enveloppait, dépouillée de toute volonté.

C'est alors qu'elle entendit le déclic.

Une porte s'ouvrit. Des pas lourds, rythmés, firent vibrer le sol. Elle ne pouvait pas lever la tête. Elle sentit simplement une présence, une masse de chaleur sombre déchirant le linceul de brume.

Une main, gantée d'un cuir souple et froid, se glissa sous sa nuque. Elle fut soulevée sans effort, son corps mou comme celui d'une poupée de chiffon. Une autre main vint se poser sur sa joue, son pouce pressant légèrement l'os de sa mâchoire.

— Revenez, Luce. Ce n'est pas encore l'heure de l'oubli.

Silas était là. Elle ne voyait que l'éclat de ses yeux dans la pénombre, deux foyers d'une intelligence cruelle. Il portait un masque respiratoire discret, un luxe qu'il ne lui accordait pas. Il était le seul dieu dans cet enfer privé.

Il approcha son visage du sien. Luce luttait pour chaque bribe d'oxygène, sa poitrine se soulevant dans des spasmes désespérés. Le contact du cuir sur sa peau créait un contraste violent, une étincelle de réalité dans son délire hypoxique. Ce n'était pas un geste de confort. C'était la main du propriétaire vérifiant l'état de sa marchandise.

— Regardez-moi, ordonna-t-il.

Elle força ses paupières à rester ouvertes. À travers le brouillard de son cerveau, elle vit que Silas ne l'observait pas avec pitié. Il l'observait avec une fascination presque religieuse. Il approcha ses lèvres de son oreille, et elle sentit le souffle chaud de son expiration, un air qu'il lui volait et qu'il lui rendait au compte-gouttes.

— Vous sentez ce feu dans vos veines ? C'est la vie qui essaie de ne pas s'éteindre. C'est la seule vérité. Tout le reste est un mensonge que vous vous racontez pour ne pas sombrer.

Il retira soudainement son gant droit. Le contact de sa peau nue contre la tempe de Luce fut comme un choc électrique. Ses doigts étaient glacés, mais ils brûlaient là où ils touchaient. Il fit glisser sa main le long de son cou, s'attardant sur la carotide qui battait avec une violence désespérée.

— Votre cœur me supplie, Luce. Entendez-le.

Elle gémit, un son rauque, animal. La peur était toujours là, terrifiante, mais elle s'entremêlait maintenant à une décharge d'endorphines si puissante qu'elle en eut la nausée. Elle agrippa le revers de la veste de Silas, ses doigts se crispant sur le tissu coûteux. Elle avait besoin de lui pour ne pas s'évaporer. Elle haïssait cette dépendance, et pourtant, elle s'y ancrant.

Silas pressa légèrement sa gorge, juste assez pour interrompre le flux d'air une seconde de plus, avant de relâcher la pression.

— Vous m'appartenez un peu plus à chaque seconde où je décide de vous laisser respirer. Est-ce que vous comprenez le prix de votre frère, maintenant ?

Luce ne répondit pas. Elle ne pouvait pas. Elle enfouit son visage dans le creux de l'épaule de Silas, inhalant l'odeur de son parfum — santal et cendres — mêlée à l'ozone de la pièce. Elle se détesta pour le frisson qui parcourut son échine, un frisson qui n'avait rien à voir avec le froid.

Silas la souleva totalement, la portant contre lui comme on porte un trophée ou une victime sacrificielle. La brume commença à se dissiper, aspirée par les conduits d'extraction, révélant la nudité brutale de la pièce.

Il la déposa sur une petite banquette de cuir noir qui venait d'émerger du sol. Il resta penché sur elle, ses mains de chaque côté de son corps, l'emprisonnant.

— La session est terminée, Luce. Allez-vous-en.

Elle le regarda, les yeux encore vitreux, les lèvres bleuies. Elle ne bougea pas. Elle voulait qu'il recommence. Elle voulait qu'il l'étouffe jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de Luce Maertens, jusqu'à ce qu'elle soit une page blanche sur laquelle il pourrait écrire sa propre folie.

— Partez, répéta-t-il, sa voix devenant plus basse, plus rauque. Avant que je ne décide que vous n'avez plus besoin d'oxygène du tout.

Il y avait une faille dans son masque de glace. Une tension dans sa mâchoire, une dilatation de ses pupilles qui trahissait une faim identique à la sienne. Silas Vane ne se contentait pas d'observer sa peur. Il s'en abreuvait, et il était en train de se noyer avec elle.

Luce se leva, ses jambes encore instables. Elle traversa la pièce sans un mot, mais au seuil de la porte, elle se retourna. Silas était resté immobile dans le cube de verre, seul dans le sillage de la fumée disparue.

Elle savait qu'en rentrant dans sa chambre, elle ne penserait ni à Liam, ni à l'argent. Elle passerait ses doigts sur son propre cou, cherchant l'empreinte de ses gants, cherchant à retrouver cette sensation de vide absolu où, pour la première fois de sa vie, elle s'était sentie exister.

Le monstre l'avait touchée. Et sous sa peau, le poison commençait à agir.

Chapitre 7

Le Labyrinthe du Gantelet

Le silence du manoir Vane n'était jamais une absence de bruit ; c'était une présence épaisse, une bête tapie dans les angles droits des moulures, respirant au rythme des horloges à balancier. Luce déambulait dans les couloirs, ses pieds nus pressés contre le marbre glacial, cherchant dans cette froideur une ancre à sa propre dérive. Le souvenir de la session — cette suffocation orchestrée, ce moment de grâce absolue où l'oxygène n'était plus qu'un luxe lointain — battait encore sous sa peau comme un cœur autonome.

Elle ne cherchait pas la sortie. La liberté, pour Luce, n'était qu'un concept abstrait, une pièce vide où résonnerait éternellement le cri de son frère. Elle cherchait le centre de la toile.

L'aile est, surnommée « Le Gantelet » par le personnel invisible qui entretenait cette demeure-mausolée, lui avait été formellement interdite. Silas l'avait dit de cette voix de velours et de scalpel : *« Ne franchissez pas le linteau de fer, Luce. Il y a des ombres là-bas qui n'attendent pas de contrat pour vous dévorer. »*

Mais l'interdit était une caresse. Elle poussa la porte lourde, qui pivota sans un grincement, parfaitement huilée par la paranoïa de son maître.

L'air changea instantanément. Il devint sec, chargé d'une odeur de poussière de cuir et de produits chimiques anciens. Ce n'était pas une bibliothèque. C'était une morgue pour les terreurs de l'humanité. Des rayonnages de bois sombre montaient jusqu'au plafond, saturés de classeurs en cuir noir, de bobines de films et de bocaux de verre dont le contenu, plongé dans le formol, semblait absorber la faible lueur de la lune

filtrant par les vasistas.

Luce s'approcha d'une table de consultation centrale. Un projecteur de diapositives était encore chaud. Elle actionna l'interrupteur.

Une image fut projetée sur le mur de pierre brute. Un visage de femme, déformé par une agonie qu'aucun mot ne pouvait traduire. Ses yeux étaient si écarquillés que les sclérotiques semblaient prêtes à se déchirer. Luce reconnut l'expression. C'était la sienne, trois jours plus tôt, lorsqu'il l'avait enfermée dans le caisson sensoriel.

Elle fit défiler les diapositives d'une main tremblante.

Clac. Un homme dont la bouche était cousue avec du fil de soie noir.

Clac. Une main d'enfant agrippant un barreau de fer rouillé.

Clac. Un gros plan sur une pupille dilatée où se reflétait la silhouette de Silas.

Sous chaque image, une étiquette calligraphiée avec une précision chirurgicale.

Sujet 114 : Claustrophobie aiguë. Réponse galvanique : 85%. Échec de la résilience à la 14ème minute.

Luce sentit un frisson courir le long de sa colonne vertébrale, une décharge qui tenait autant de l'horreur que d'une troublante reconnaissance. Elle n'était pas une exception. Elle était une pièce de collection. Elle fit un pas de côté et heurta un meuble à tiroirs étroits. Sur le dessus, un grand registre était ouvert.

Elle lut les annotations de Silas. L'écriture était élégante, sans aucune rature, chaque lettre étant un monument de contrôle.

*« La peur est le seul langage universel. C'est la seule vibration capable de briser l'atonalité de l'existence. Sans elle, le monde est une image fixe, dépourvue de profondeur. Luce M. présente une porosité fascinante. Sa culpabilité agit comme un catalyseur. Elle n'a pas peur de la mort, elle a peur du reste de sa vie. Elle est le

réceptacle idéal. »*

Luce caressa le papier du bout des doigts, là où la plume avait appuyé le plus fort.

— Vous cherchez votre nom, Luce ? Ou celui de vos prédécesseurs ?

La voix de Silas émergea de l'obscurité, juste derrière elle. Elle ne sursauta pas. Elle avait appris que sursauter était une faiblesse qu'il aimait exploiter. Elle se retourna lentement. Il était là, adossé à une colonne d'ombre, ses gants de cuir noir luisant sous la lumière du projecteur. Il n'avait pas l'air en colère. Il avait l'air... curieux. Comme un entomologiste observant une proie qui aurait appris à ouvrir sa propre cage.

— Pourquoi, Silas ? murmura-t-elle, sa voix s'égarant dans l'immensité de la pièce. Pourquoi collectionner ces... débris ?

Il fit un pas dans le halo de lumière. Ses traits, habituellement si lisses, semblaient sculptés dans une pierre dure.

— Certains collectionnent l'art parce qu'ils sont incapables de créer la beauté. Je collectionne les phobies parce que je suis incapable de ressentir quoi que ce soit d'autre.

Il s'approcha d'elle, si près qu'elle pouvait sentir l'odeur de bois de santal et de ferraille froide qui émanait de lui. Il leva une main gantée et, du bout de l'index, traça le contour de sa mâchoire, sans jamais toucher sa peau nue, le cuir servant de barrière et de conducteur à la fois.

— Mon monde est un désert de glace, Luce. L'anhédonie n'est pas une absence de plaisir, c'est une absence de résonance. Je regarde un coucher de soleil et je ne vois qu'une variation de fréquences lumineuses. Je touche un corps et je ne sens que de la chaleur thermodynamique.

Ses yeux, sombres et insondables, s'ancrèrent dans les siens.

— Mais quand vous hurlez... quand votre corps se cabre sous l'effet de la terreur pure, quand votre esprit lâche prise et que vous devenez cet animal traqué, alors, et seulement alors, je sens une vibration. Une onde de choc par procuration. Votre peur est le seul miroir dans lequel je peux apercevoir mon reflet.

Luce sentit son cœur s'emballer. Ce n'était plus la peur de l'accident, ni la peur pour Liam. C'était une peur métaphysique, la réalisation terrifiante qu'elle était en train de devenir l'organe sensoriel d'un monstre.

— Vous êtes un vampire, Silas. Vous ne vous nourrissez pas de sang, mais de ma vie.

Il esquissa un sourire qui ne monta pas jusqu'à ses yeux.

— Nous sommes tous les deux des parasites, Luce. Vous avez besoin de ma cruauté pour expier une faute que vous n'avez pas commise. Vous utilisez ma main pour vous flageller parce que vous n'avez pas le courage de le faire vous-même.

Il se tourna vers le mur où l'image de son propre visage de suppliciée était toujours projetée.

— Regardez cette image. Ce n'est pas de la douleur. C'est de l'éveil. Avant moi, vous étiez un fantôme errant dans les couloirs d'un hôpital. Avec moi, vous êtes la flamme qui brûle dans l'obscurité.

Il s'écarta de la table et se dirigea vers le fond de la pièce, là où se trouvait un immense gantelet de fer, une pièce d'armure médiévale posée sur un socle de velours rouge.

— Ce lieu s'appelle le Labyrinthe du Gantelet, Luce, car la peur est une main de fer qui se referme sur l'âme. Mais une fois que le métal est serré au maximum, il ne reste plus de place pour le doute. Il ne reste que l'instant présent. L'absolu.

Luce s'approcha du registre ouvert. Elle prit la plume de Silas, posée sur l'encrier de cristal, et, sous la dernière ligne de son dossier, elle écrivit d'une main ferme :

« Le sujet commence à apprécier la cage. »

Silas s'arrêta. Il se retourna, son regard tombant sur les mots qu'elle venait de tracer. Un silence pesant, presque étouffant, s'installa entre eux. La tension sexuelle, chargée de la menace de la prochaine session, crépitait comme de l'électricité statique.

— Vous jouez un jeu dangereux, Luce Maertens. Si vous commencez à aimer la terreur, je devrai inventer des moyens de plus en plus sombres pour vous briser. La dose devra toujours augmenter.

— Alors augmentez-la, Silas.

Elle fit un pas vers lui, défiant la distance de sécurité qu'il imposait toujours. Elle prit sa main gantée et la plaça sur sa gorge, là où son pouls battait, rapide et désordonné.

— Je ne suis pas une de vos diapositives. Je suis la seule chose réelle dans cette maison de cire. Ne vous contentez pas d'observer. Ressentez-moi.

Les doigts de Silas se refermèrent lentement sur son cou. Pas pour l'étrangler, pas encore. C'était une prise de possession, une signature. Le cuir noir était frais, mais sous la pression, Luce sentit la chaleur de la main de l'homme, cette étincelle de vie qu'il prétendait ne pas posséder.

Il se pencha, ses lèvres frôlant son oreille.

— Demain, Luce. Demain, nous explorerons l'aquaphobie. Vous avez toujours eu horreur de l'eau profonde, n'est-ce pas ? Cette sensation de l'abîme qui vous tire vers le bas, cette pression sur les tympans qui isole du monde...

Luce ferma les yeux, son corps déjà en train de réagir, l'adrénaline inondant ses veines.

— Je veux que vous me noyiez, murmura-t-elle.

Silas la lâcha brusquement, le visage redevenu un masque d'impassibilité chirurgicale.

— Je ne vous noierai pas, Luce. Je vous apprendrai à respirer sous l'eau. Pour que vous puissiez rester avec moi dans les profondeurs.

Il sortit de la pièce, la laissant seule dans le faisceau lumineux du projecteur. Luce resta là, debout au milieu de ces archives de la souffrance, entourée des spectres de ceux qui n'avaient pas survécu à la curiosité de Silas Vane. Elle regarda ses propres mains. Elles ne tremblaient plus.

Elle comprit alors la vérité brutale de ce labyrinthe : on ne s'en échappait pas en cherchant la sortie, mais en s'enfonçant si profondément dans les ténèbres que l'on finissait par devenir l'ombre elle-même.

Elle éteignit le projecteur. L'obscurité totale l'enveloppa. Pour la première fois de sa vie, elle n'eut pas peur du noir. Elle l'attendait.

Chapitre 8

L'Oxygène Rare

La salle à manger de Silas Vane n'était pas une pièce destinée à la convivialité, mais un sanctuaire de l'épure, un théâtre froid où chaque ombre semblait avoir été pesée et disposée avec une intention malveillante. Les murs, d'un gris de cendre volcanique, absorbaient la lumière des rares chandelles. Au centre, une table de marbre noir, longue et étroite comme un sarcophage, séparait Luce de son hôte.

L'air y était chargé d'une odeur de cire froide et de vin vieux, un parfum de décomposition élégante.

Luce était assise, le dos si droit que ses vertèbres semblaient vouloir percer sa peau diaphane. Elle portait une robe de soie sombre que Silas avait fait déposer sur son lit, une étoffe qui glissait sur ses membres comme une main étrangère. En face d'elle, Silas ne mangeait pas. Il l'observait. Ses mains gantées de cuir fin étaient croisées sous son menton, le regard fixe, d'un bleu d'acier trempé dans la glace.

— Vous avez peur de l'argentique, Luce, murmura-t-il, sa voix glissant sur la surface du marbre. Vous craignez que la lumière ne révèle les fissures que vous vous efforcez de masquer sous votre culpabilité.

Luce baissa les yeux vers son assiette. Un morceau de venaison, saignant, reposait au centre de la porcelaine blanche. Elle n'avait pas faim. Son estomac était un nœud de ronces.

— La culpabilité n'est pas une fissure, répondit-elle d'une voix qui manquait de souffle. C'est une ancre. Elle m'empêche de m'envoler et d'oublier ce que j'ai fait.

Silas eut un léger mouvement de tête, presque un tic de curiosité chirurgicale.

— Votre frère. Toujours ce spectre végétal qui pompe votre substance. Vous croyez que rester dans l'ombre de son lit d'hôpital est un acte de dévotion. C'est une erreur de diagnostic, Luce. C'est un acte de parasitisme inversé. Vous vous nourrissez de sa tragédie pour justifier votre propre inertie. Tant qu'il ne respire pas seul, vous vous interdisez de prendre une inspiration complète.

Il se leva, le froissement de son costume de laine sombre sonnait comme un avertissement dans le silence de la pièce. Il contourna la table, ses pas étouffés par le tapis épais. Luce sentit la température chuter à mesure qu'il s'approchait. Il s'arrêta derrière elle, si près qu'elle pouvait deviner la chaleur résiduelle de son corps, bien que son aura fût celle d'un caveau.

— L'oxygène est une denrée rare ici, n'est-ce pas ? demanda-t-il à son oreille.

Il posa une main sur son épaule. Le cuir noir était froid, mais la pression était délibérée, presque possessive.

— Vous respirez par saccades. De petites goulées d'air volées, comme si vous aviez peur de priver quelqu'un d'autre de sa part. C'est ce que vous faites depuis l'accident, Luce. Vous vivez en apnée psychologique.

Luce ferma les yeux, sa tête basculant légèrement en arrière, offrant son cou à l'obscurité.

— Et vous, Silas ? Pourquoi m'avez-vous fait venir ici ? Pour jouer les pneumologues de l'âme ?

Il laissa ses doigts glisser le long de son cou, s'arrêtant juste au-dessus de la carotide

où le pouls de Luce battait la chamade, une petite bête affolée prise au piège sous la soie de sa peau.

— Je suis un homme vide, Luce. Totalement, absolument vide. Imaginez une salle de concert magnifique, avec l'acoustique la plus parfaite du monde, mais où aucun musicien ne joue jamais. C'est mon esprit. Je vois les couleurs, mais je n'en ressens pas l'éclat. Je goûte les mets les plus fins, mais ils n'ont pour moi que la texture du sable. Le monde est un film muet, une projection en noir et blanc dont j'ai perdu la partition.

Il serra légèrement la base de sa nuque. Pas assez pour lui faire mal, mais suffisamment pour lui rappeler qu'il tenait sa vie entre ses phalanges de cuir.

— Sauf quand vous avez peur.

Luce ouvrit les yeux. Elle rencontra son reflet dans le miroir terni qui faisait face à la table. Elle se vit petite, fragile, et lui, cette silhouette prédatrice qui semblait l'envelopper de son ombre.

— Quand vos pupilles se dilatent, quand la sueur perle à la racine de vos cheveux, quand votre cri reste bloqué dans votre gorge comme un os... alors, j'entends la musique, continua-t-il d'un ton monocorde, presque mélancolique. Votre terreur est mon seul orchestre. Vous êtes ma bande-son, Luce. Sans vos phobies, je ne suis qu'un cadavre qui marche dans un musée de luxe.

Il se pencha davantage, ses lèvres effleurant presque le lobe de son oreille.

— Vous parlez d'anhédonie comme d'une poésie, Silas. Mais c'est une monstruosité. Vous me torturez pour vous sentir exister.

— Torturer est un mot vulgaire, répliqua-t-il avec un mépris feutré. Je vous sculpte.

Je retire l'excès de culpabilité pour trouver l'os de votre instinct de survie. Vous voulez sauver votre frère ? Très bien. Mais pour payer ses soins, vous devez accepter que je puise dans votre adrénaline comme on puise dans une mine d'or. Je ne veux pas votre corps. Je veux la décharge électrique qui traverse vos nerfs quand vous croyez que vous allez mourir.

Il la lâcha brusquement et revint s'asseoir, reprenant son masque de marbre. Il versa un vin d'un rouge si sombre qu'il paraissait noir dans une coupe en cristal.

— Dites-moi, Luce. Cette sensation dans la poitrine... ce poids immense qui vous empêche de gonfler vos poumons... est-ce la culpabilité, ou est-ce l'excitation de savoir que quelqu'un, enfin, vous regarde vraiment ? Que quelqu'un voit la noirceur que vous cachez ?

Luce saisit son verre. Ses doigts tremblaient imperceptiblement. Elle but une gorgée. Le vin était âpre, métallique.

— Vous pensez que nous sommes les mêmes, Silas. Deux monstres qui se tiennent la main dans le noir.

— Non, corrigea-t-il. Vous êtes le monstre qui s'ignore, et je suis le miroir qui refuse de vous mentir. Demain, pour la session d'aquaphobie, je ne me contenterai pas de vous immerger. Je veux que vous ressentiez le moment exact où votre cerveau abandonne la lutte pour l'air et accepte l'abysse. C'est là que réside la vérité. Pas dans la survie, mais dans l'abandon.

Il leva son verre vers elle, un geste d'une élégance macabre.

— À l'oxygène que nous allons gaspiller demain.

Luce regarda le liquide sombre osciller dans son verre. Elle se sentit envahie par une

vague de vertige, une ivresse qui n'avait rien à voir avec l'alcool. Silas avait raison sur un point : l'air était rare. Et pourtant, pour la première fois depuis des années, elle n'essayait plus de respirer pour deux. Elle respirait pour elle, une respiration courte, brûlante, avide.

— Pourquoi le cuir, Silas ? demanda-t-elle soudain, brisant le silence qui s'était réinstallé. Pourquoi portez-vous toujours des gants ?

Un éclair d'amusement froid passa dans les yeux de l'homme.

— Le contact humain est une contamination, Luce. C'est une intrusion de la médiocrité d'autrui dans ma propre stérile perfection. Sauf vous.

— Sauf moi ?

— Vous n'êtes pas une intrusion. Vous êtes un sujet d'étude. On ne touche pas un spécimen avec les mains nues, on risquerait de l'altérer. Et j'ai besoin que votre peur soit pure. Sans filtre. Sans la chaleur de ma peau pour vous rassurer.

Il se leva, signifiant la fin du dîner.

— Allez dormir, Luce. Rêvez de profondeurs. Rêvez de l'eau qui s'insinue dans vos narines, de la pression qui broie vos côtes. Préparez-vous à perdre le contrôle. Car demain, je serai le seul air qu'il vous restera à respirer.

Il quitta la pièce sans un regard en arrière, la laissant seule avec la venaison sanglante et les chandelles qui agonisaient. Luce resta immobile, le silence de la maison pesant sur ses épaules comme une chape de plomb. Elle porta ses mains à son propre cou, là où Silas l'avait touchée. Le cuir avait laissé une empreinte de froid, mais en dessous, elle sentait la brûlure de son sang.

Elle ne retourna pas dans sa chambre immédiatement. Elle se dirigea vers la grande fenêtre qui donnait sur le parc plongé dans le brouillard. Elle pressa son front contre la vitre glacée.

Elle ne cherchait pas de rédemption. Elle ne cherchait plus à sauver son frère. Dans ce manoir aux murs saturés de cris étouffés, elle cherchait le point de rupture. Ce moment de bascule où la terreur devient une extase, où la douleur devient la seule preuve irréfutable de l'existence.

Silas Vane pensait la posséder à travers ses phobies. Il ne se doutait pas encore que Luce était en train d'apprendre à aimer ses chaînes. Et qu'un jour, c'est lui qui mendierait pour une goulée de cet oxygène rare qu'elle seule savait produire : le parfum d'une âme qui a cessé d'avoir peur pour commencer à dévorer.

Elle éteignit la dernière chandelle d'un souffle lent. Dans l'obscurité totale, elle sourit. L'abysse n'était pas un vide. C'était un foyer.

Chapitre 9

L'Éveil du Monstre

Le silence n'est pas l'absence de bruit ; c'est une présence carnassière qui lèche les murs, une bête tapie dans les recoins des moulures dorées, attendant que votre pouls ralentisse pour mieux s'y engouffrer.

Luce était assise sur le rebord du lit de la chambre d'amis — une pièce dont le luxe ostentatoire l'étouffait plus sûrement qu'un linceul. Ses doigts, ces petites choses nerveuses et pâles, déchiraient méthodiquement le bord d'un mouchoir en batiste. Elle attendait. Dans cette maison, l'attente était la seule monnaie d'échange valable.

La porte pivota sans un grincement. Silas Vane n'entrait jamais dans une pièce ; il l'annexait. Ce matin, son élégance habituelle semblait plus tranchante, presque métallique. Il portait un pardessus de laine sombre et ses gants de cuir noir étaient boutonnés aux poignets. Des gants de voyage. Des gants d'adieu.

Il ne s'approcha pas. Il resta sur le seuil, la silhouette découpée par la lumière crue du couloir.

— Le protocole change, Luce.

Sa voix était un scalpel. Froide. Précise. Elle ne laissait aucune place à l'incertitude. Luce releva la tête, ses yeux transparents cherchant désespérément un ancrage dans le regard d'acier de l'homme.

— Je ne comprends pas, murmura-t-elle. Nous avions... nous avions convenu d'une session sur la privation sensorielle.

— C’est ce que nous faisons, répondit Silas avec une douceur venimeuse. Mais je ne serai pas l’opérateur cette fois-ci. Je pars.

Le cœur de Luce rata une pulsation. Une décharge d’adrénaline, déjà, vint piquer ses extrémités.

— Vous partez ? Où ? Pour combien de temps ?

Silas esquissa un sourire qui ne toucha pas ses yeux. C’était le sourire d’un entomologiste observant une aile de papillon se briser sous la pince.

— Les fonds pour votre frère ont été transférés à la clinique de Zurich ce matin. Le contrat est techniquement honoré pour ce mois. Mais j’ai réalisé que ma présence est devenue votre béquille. Vous puisez votre courage dans ma cruauté. Ce n’est plus de la terreur, c’est de la dépendance. Et l’addiction est une émotion vulgaire qui ne m’intéresse pas.

Il fit un pas en arrière, s’effaçant déjà dans l’ombre du palier.

— Je quitte le manoir. Les domestiques ont été congédiés pour la semaine. Les systèmes de sécurité sont activés : les fenêtres sont condamnées par des volets de métal, les lignes téléphoniques coupées. Vous avez de l’eau, de la nourriture dans le garde-manger. Mais vous n’avez plus de spectateur.

— Silas, attendez !

Elle se leva, ses jambes chancelantes, mais il avait déjà fermé la porte. Le clic de la serrure résonna comme un coup de feu dans le silence de la chambre. Luce se précipita, tourna la poignée. Verrouillée de l’extérieur.

— Silas ! hurla-t-elle en frappant contre le chêne massif. Ce n'est pas drôle ! Ouvrez !

Rien. Pas même le bruit de ses pas s'éloignant sur le parquet. Le manoir Vane était une forteresse insonorisée, une bulle de vide suspendue hors du temps.

Puis, la lumière s'éteignit.

Ce ne fut pas un déclin progressif, une agonie de crépuscule. Ce fut une décapitation visuelle. L'obscurité tomba sur elle, lourde, physique, comme si on venait de lui couler du goudron dans les orbites. Luce resta figée, le poing encore levé contre le bois de la porte. Elle entendit son propre souffle : court, saccadé, une petite bête traquée cherchant une issue dans une cage de ténèbres.

L'abandon.

C'était donc ça, la troisième session. Silas ne l'avait pas laissée seule ; il l'avait offerte en sacrifice au néant.

Elle se laissa glisser le long de la porte jusqu'au sol. Le carrelage était glacé sous ses cuisses. Elle tenta de se souvenir de la configuration de la pièce. Le lit était à trois pas à droite. La commode à gauche. Mais dans ce noir absolu, les distances s'étiraient, se tordaient. Chaque centimètre de vide semblait peuplé de formes qu'elle ne pouvait voir mais qu'elle devinait : le souvenir de l'accident de son frère, le sang sur l'asphalte, le silence des machines d'hôpital.

— Silas... murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un sifflement de peur.

Elle se rendit compte, avec une horreur glaciale, qu'elle l'appelait lui. Le monstre. Le bourreau. Elle cherchait sa main gantée pour la guider dans l'abîme qu'il avait lui-même ouvert.

Une heure passa. Peut-être trois. Le temps n'a plus de squelette quand la lumière disparaît. Luce commença à ramper. Elle ne voulait pas rester contre cette porte, cette limite entre elle et le monde qui l'avait rejetée. Elle avança sur les mains et les genoux, tâtant l'obscurité. Sa paume rencontra quelque chose de froid et de duveteux. Le tapis. Elle continua.

Soudain, un bruit. Un craquement sec, quelque part dans les profondeurs de la maison. Son cœur bondit dans sa gorge.

— Silas ?

Pas de réponse. Juste le bourdonnement du sang dans ses oreilles. Elle réalisa qu'elle commençait à halluciner des sons. Le silence était si parfait qu'il devenait une fréquence radio captant les démons de son propre esprit. Elle crut entendre le rire de son frère avant le choc. Elle crut sentir l'odeur de l'ozone et du caoutchouc brûlé.

Elle atteignit le centre de la pièce, ou ce qu'elle croyait être le centre. Elle se recroquevilla en position fœtale. La terreur de Luce n'était plus une réaction physiologique ; c'était une métamorphose. Ses pores s'ouvraient pour absorber le noir.

Et c'est là, dans le creux de cette agonie, que la révélation frappa.

Elle n'avait pas peur d'être seule. Elle avait peur de ne plus être regardée. Silas Vane, avec son regard de prédateur esthète, était le seul miroir dans lequel elle n'était pas une ombre coupable. Sans son mépris, sans sa froideur, sans ses expériences macabres, elle n'existait simplement plus. Elle était un objet sans propriétaire, une plainte sans écho.

L'adrénaline, cette substance que Silas convoitait tant, commença à refluer, laissant place à une épiphanie toxique. Elle avait besoin de la terreur pour se sentir vivante,

mais elle avait besoin de *Silas* pour que cette vie ait un sens.

— Je sais que vous êtes là, cria-t-elle soudain dans le vide.

Sa voix se brisa. Elle se mit à rire, un son sec, presque dément.

— Vous ne seriez pas parti. Vous ne pourriez pas rater ça. Vous êtes un drogué, Silas ! Vous avez besoin de mon cri comme j'ai besoin de votre regard ! Montrez-vous !

Elle se leva, titubant dans le noir, les bras tendus comme une aveugle en quête d'une étreinte. Elle heurta un meuble, sentit une douleur aiguë dans sa hanche, mais s'en moqua. Elle cherchait le monstre.

— Montre-toi, Silas ! Je t'offre ce que tu veux ! Regarde-moi me briser ! Regarde-moi devenir rien du tout !

Elle s'effondra au milieu de la pièce, à bout de souffle, les joues inondées de larmes qu'elle ne pouvait pas voir. Le silence reprit ses droits.

C'est alors qu'elle sentit une pression. Infime. Une présence atmosphérique. L'air changea de densité derrière elle. Une odeur de vieux papier, de cuir fin et de forêt pluvieuse.

Une lumière artificielle, violente, crue, jaillit d'une lampe torche à haute intensité, la frappant de plein fouet. Luce ferma les yeux, hurlant de douleur face à l'agression lumineuse.

— Onze minutes, dit la voix de Silas, tout près de son oreille.

Il n'était jamais parti. Il était resté là, dans un coin de la chambre, équipé de lunettes de vision nocturne, observant chaque spasme, chaque lueur de désespoir sur son

visage, dévorant son agonie comme un festin invisible.

Luce, encore aveuglée, chercha la source de la voix. Elle trouva une jambe, un pantalon de costume impeccable. Elle s'y agrippa avec la force du désespoir, ses ongles s'enfonçant dans le tissu coûteux.

— Vous étiez là... hoqueta-t-elle. Vous m'avez regardée...

Silas posa sa main — sa main gantée de cuir froid — sur la nuque de Luce. Il ne la caressa pas ; il la saisit, comme on prend possession d'un territoire conquis. Il la força à lever le visage vers lui, bien qu'elle ne pût encore rien voir d'autre que des taches de phosphène.

— J'ai vu tout ce qu'il y avait à voir, Luce. J'ai vu le moment où vous avez cessé d'avoir peur du noir pour commencer à avoir peur de l'absence.

Il se pencha, son souffle effleurant son oreille.

— Vous ne vouliez pas que j'ouvre la porte. Vous vouliez que je vous voie suffoquer. Vous êtes devenue votre propre bourreau, ma chère Luce. Et c'est là que le vrai plaisir commence.

Luce frissonna, mais ce n'était pas un tremblement de dégoût. C'était une convulsion d'extase amère. Elle pressa sa joue contre le genou de Silas, le corps parcouru de spasmes. Elle était sa chose. Sa muse de douleur. Et dans ce manoir aux fenêtres condamnées, elle se sentait enfin chez elle.

— Ne me laissez plus jamais seule, supplia-t-elle dans un murmure qui scella son destin.

Silas éteignit la lampe. L'obscurité revint, mais cette fois, elle n'était plus vide. Elle

était habitée par le monstre, et le monstre avait faim.

— Jamais, Luce. Tant que vous produirez ce parfum exquis de dévotion et de terreur... je serai votre seul horizon.

Dans le noir total, Luce sourit. Elle ne cherchait plus la lumière. Elle avait appris à voir dans les ténèbres de Silas, et ce qu'elle y voyait était le seul reflet qu'elle acceptait désormais de porter : celui d'une femme qui avait enfin trouvé un maître à la hauteur de ses abîmes.

Le chapitre 9 se terminait sur ce silence-là, non plus celui de l'abandon, mais celui d'une symbiose monstrueuse. Le prédateur et la proie s'étaient enfin reconnus. L'éveil n'était pas celui d'une conscience, mais celui d'une faim partagée.

Chapitre 10

La Danse des Simulacres

La morsure du froid sur sa peau n'était plus qu'une caresse familière. Dans la pénombre de sa chambre, Luce fixait le plafond, comptant les battements de son cœur. Soixante-deux. Trop lent. Trop calme. Le silence du manoir Vane, qui l'aurait terrassée un mois plus tôt, ne l'enveloppait plus comme un linceul, mais comme une couverture élimée. C'était le signe du désastre. L'accoutumance.

Elle se redressa, ses doigts glissant sur le satin froid de ses draps. Elle pensa à son frère, à cette silhouette immobile sous les néons bleutés de la clinique, maintenue en vie par le flux d'argent que Silas déversait dans ses veines à travers elle. Si la peur s'éteignait, la source se tarirait. Silas ne payait pas pour sa présence ; il payait pour le sel de ses larmes, pour l'électricité de ses nerfs à vif, pour cette adrénaline qu'il inhalait comme un encens rare.

Elle s'approcha du miroir. Ses yeux, d'habitude dilatés par l'effroi, étaient d'une clarté dévastatrice. Elle était en train de guérir. Et dans ce monde occulte, la guérison était une condamnation à mort.

— Ne sois pas normale, Luce, murmura-t-elle à son reflet. Sois brisée.

Elle s'exerça. Elle força sa respiration à se saccader. Elle écarquilla les yeux jusqu'à ce qu'ils brûlent. Elle mordit l'intérieur de sa joue jusqu'au sang, cherchant le goût du fer pour ancrer un semblant de détresse. Mais l'étincelle n'y était pas. La terreur est une bête sauvage, elle ne se siffle pas.

Le carillon retentit. Trois coups sourds. L'invitation au supplice.

Elle descendit l'escalier en colimaçon, chaque marche l'enfonçant un peu plus dans les entrailles de la demeure. Silas l'attendait dans la « Salle d'Écho », une pièce dont les murs étaient recouverts de velours noir, conçue pour absorber tout son, sauf celui de la voix humaine. Au centre trônait une structure qui ressemblait à un lit de Procuste, entourée de projecteurs encore éteints.

Silas était debout, de dos. Il portait sa veste de soie sombre, ses mains gantées croisées derrière les lombaires. L'air sentait l'ozone et le bois de santal.

— Vous êtes en retard de deux minutes, Luce, dit-il sans se retourner. Votre ponctualité était pourtant l'une des formes de votre anxiété. Seriez-vous en train de devenir... sereine ?

Le mot claqua comme un fouet. Luce sentit un frisson, mais ce n'était pas de la peur. C'était l'excitation du danger. Elle devait jouer. Pour le frère. Pour le contrat. Pour ne pas être rejetée dans le monde des vivants ordinaires.

— Le couloir... il semblait plus long ce soir, balbutia-t-elle. J'ai cru que les murs se rapprochaient.

Elle s'avança, simulant une hésitation, un léger tremblement du genou gauche. Silas se tourna lentement. Ses yeux gris acier, deux lames de scalpel, parcoururent son visage. Il cherchait la faille, la micro-expression qui trahirait la vérité.

— Approchez, Luce.

Il désigna la structure. Ce n'était pas un lit, mais un caisson de verre vertical, étroit, à peine plus large que ses épaules. Une machine à étouffer l'espace.

— Aujourd'hui, nous allons explorer la claustrophobie sensitive. Vous allez entrer

dans ce caisson. Je vais le remplir de perles de verre chauffées. Elles pèseront sur vous, chaque seconde un peu plus, jusqu'à ce que votre souffle ne soit plus qu'un privilège que je vous octroie.

Luce sentit une vague d'ennui l'envahir. Elle connaissait la sensation du poids, elle connaissait l'étreinte. Son corps savait déjà qu'il ne mourrait pas. Silas ne tuait jamais sa muse. C'était là son erreur : il l'avait trop bien dressée à sa propre cruauté.

Elle monta dans le caisson. Le verre était froid contre son dos. Silas s'approcha pour fermer la paroi frontale. Son visage n'était qu'à quelques centimètres du sien. Elle vit le reflet de sa propre pâleur dans ses pupilles sombres.

— Vous tremblez, Luce. Mais vos pupilles... elles ne mentent pas. Elles sont serrées comme des poings fermés. Pourquoi ?

Elle sentit la panique, la vraie cette fois. Celle d'être démasquée. Elle s'engouffra dans cette brèche. Elle utilisa la peur de son secret pour nourrir la peur de la situation.

— J'ai... j'ai peur de ce qui se passera quand les perles atteindront mon cou, mentit-elle, la voix brisée par un sanglot qu'elle alla chercher au plus profond de sa culpabilité. J'ai peur que vous ne m'entendiez plus.

Silas esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. Il actionna un levier. Un murmure de cascade commença. Des milliers de billes de verre transparentes, minuscules et brûlantes, commencèrent à pleuvoir sur elle. Elles s'accumulèrent autour de ses chevilles, remontèrent le long de ses mollets, de ses cuisses. La chaleur était intense, une morsure sèche.

Luce commença sa performance. Elle haleta. Elle frappa doucement contre le verre.

— Silas... Silas, c'est trop chaud !

C'était faux. La température était supportable. Mais elle accentua le mouvement de son thorax, simulant une hyperventilation. Elle jeta sa tête en arrière, exposant sa gorge, offrant à Silas le spectacle de sa vulnérabilité feinte.

Le niveau monta jusqu'à sa poitrine. Les billes exerçaient une pression constante, rendant chaque inspiration plus laborieuse. C'était une sensation physique réelle, mais son esprit restait froid, analytique. Elle observait Silas à travers la paroi. Il s'était rapproché, le visage presque collé au verre, une main gantée posée à plat sur la surface, pile au niveau de son cœur.

Il ne la regardait pas. Il l'étudiait. Il écoutait le rythme de son souffle à travers les micros dissimulés.

— Votre cœur, Luce... Il ne s'accélère pas, murmura-t-il, sa voix résonnant dans le casque qu'elle portait. Il reste à quatre-vingts battements par minute. Un rythme de promenade dominicale. Expliquez-moi ce miracle.

Luce sentit le sang quitter son visage. Elle était prise. Le poids des billes sur ses côtes devint soudainement une véritable menace, car il symbolisait son échec. Si Silas cessait de croire à sa peur, il cesserait de croire en elle. Elle plongea dans ses souvenirs, chercha l'image de son frère, le bruit du respirateur artificiel, l'odeur de l'hôpital. Elle se força à visualiser le débranchement des machines, le silence définitif.

Elle poussa un cri, un vrai, qui se transforma en un râle étouffé alors que les billes atteignaient ses épaules. Elle se débattit violemment, ses bras emprisonnés par la masse de verre. Ses yeux devinrent vitreux, elle laissa la terreur de la perte de son frère fusionner avec la sensation de suffocation.

— Sortez-moi de là ! Silas ! Je ne peux plus... je ne sens plus mes mains !

L'adrénaline explosa enfin. Son cœur s'emballa. Cent vingt. Cent quarante.

Silas ne bougea pas. Il savourait. Il voyait la sueur perler sur son front, les spasmes de son diaphragme. Mais Luce, dans un éclair de lucidité perverse, comprit qu'il aimait autant la mise en scène que l'authenticité. Elle vit dans son regard une lueur nouvelle : une admiration pour le mensonge.

Il arrêta le flux de billes juste au niveau de son menton. Elle était enterrée vivante, debout, dans un linceul de verre brûlant.

— Vous jouez très bien la comédie, Luce, dit-il d'une voix traînante, presque tendre. Vous avez appris à me donner ce que je veux, même quand votre corps rechigne à le produire. C'est une forme de dévotion que je n'avais pas prévue.

Il appuya son front contre le verre.

— Vous simulez pour rester avec moi. Vous inventez des démons pour que je ne vous chasse pas de mon enfer. Est-ce cela, votre nouvelle phobie ? L'absence de Silas Vane ?

Luce ne répondit pas. Elle ne pouvait plus. La pression était telle qu'elle ne parvenait qu'à aspirer de minuscules filets d'air. Elle fixa Silas, et dans ce face-à-face asphyxiant, elle comprit que le jeu venait de changer de nature. Ils n'étaient plus le bourreau et la victime. Ils étaient deux faussaires de la douleur, s'alimentant l'un l'autre de leurs simulacres.

— Vous voulez rester ? demanda-t-il en effleurant le verre du bout de ses doigts gantés, là où se trouvaient ses lèvres. Alors, nous allons monter le niveau de la pièce. Si vous apprenez à mentir à votre corps, je devrai apprendre à briser vos mensonges. Nous allons explorer des territoires bien plus sombres que la simple peur de mourir. Nous allons explorer la peur d'aimer ce qui nous détruit.

D'un coup sec, il ouvrit la trappe de vidange. Les billes s'écoulèrent bruyamment au sol, libérant le corps de Luce qui s'effondra en avant. Silas la rattrapa avant qu'elle ne touche le sol. Il la tint contre lui, ses gants de cuir froids contre sa peau chauffée à blanc.

Elle tremblait de tous ses membres, une réaction post-traumatique réelle cette fois.

— Vous avez été délicieuse dans votre duplicité, murmura-t-il à son oreille.

Il la redressa, l'obligeant à le regarder. Elle vit qu'il avait retiré l'un de ses gants. C'était la première fois qu'elle voyait sa main nue. Elle était pâle, parcourue de veines bleutées, d'une beauté malade. Il posa ses doigts nus sur sa joue. Le contact fut un choc électrique, une profanation.

— Ne simulez plus jamais avec moi, Luce. Je finirais par m'en apercevoir, et le châtement pour m'avoir privé de la vérité serait bien plus cruel que tout ce que vous pouvez imaginer.

Il pressa son pouce sur sa lèvre inférieure, l'écrasant légèrement contre ses dents.

— Mais pour ce soir... j'accepte le sacrifice de votre sincérité. Allez vous laver. Vous sentez le verre et le mensonge. C'est une odeur qui m'enivre, et je n'aime pas être ivre.

Luce s'éloigna, les jambes chancelantes. En remontant vers sa chambre, elle sentit un sourire acide étirer ses lèvres. Elle avait réussi. Elle avait trompé le monstre, ou peut-être l'avait-elle simplement invité dans une nouvelle danse. Elle n'était plus seulement sa proie. Elle était devenue l'architecte de son propre tourment, et dans le reflet des vitres du couloir, elle vit que ses yeux n'étaient plus transparents. Ils étaient devenus noirs, profonds, aussi opaques que les pensées de Silas.

Le jeu ne faisait que commencer. Elle allait lui offrir des phobies si complexes, des terreurs si baroques, qu'il ne pourrait plus jamais se passer de son parfum. Elle allait devenir indispensable en se rendant irrécupérable.

Dans sa chambre, elle ouvrit son carnet. Elle n'y écrivit pas ses peurs. Elle y dressa la liste de ses futurs masques.

1. L'Apeirophobie : la peur de l'infini.
2. L'Autophobie : la peur de soi-même.

Elle ferma les yeux, son cœur battant désormais à un rythme régulier, souverain. Elle était chez elle dans les ténèbres, car elle avait compris que dans ce manoir, la vérité était la seule chose dont on pouvait mourir. Le mensonge, lui, était une promesse d'éternité.

Chapitre 11

Le Glas de Saint-Jude

L'appel déchira le silence de la nuit comme un scalpel incisant une toile de soie. Le téléphone vibra sur la table de chevet, un bourdonnement mécanique qui, dans l'obscurité de la chambre, résonna comme le battement de cœur d'un condamné. Luce ne dormait pas. Elle ne dormait plus vraiment. Elle flottait dans cette zone grise où les masques qu'elle forgeait pour Silas venaient la hanter, prenant des formes géométriques et absurdes.

Elle décrocha avant la troisième sonnerie.

— Allô ?

Sa propre voix lui parut étrangère, une plainte de papier froissé. À l'autre bout du fil, le débit était clinique, dénué de cette empathie feinte que les hôpitaux réservent aux cas désespérés.

— Mademoiselle Maertens ? Ici la clinique Saint-Jude. Votre frère, Léo... Il y a eu une rupture d'anévrisme secondaire. Il est en détresse respiratoire sévère. Nous avons dû l'intuber en urgence, mais le protocole de maintien arrive à son terme financier, et sans une intervention neurochirurgicale de pointe immédiate...

Luce n'écoutait plus les mots. Elle écoutait le vide. Ce gouffre qu'elle essayait de combler avec le sang et la sueur de ses sessions chez Silas venait de s'ouvrir sous ses pieds, plus large, plus affamé que jamais. Léo mourait. Son jumeau, l'autre moitié de son miroir brisé, s'effaçait dans le bruit blanc d'un respirateur artificiel.

Elle ne prit pas le temps de se changer. Elle enfila un manteau sur sa nuisible de satin, ses pieds nus glissant dans des escarpins trop hauts. Elle descendit les escaliers du manoir en courant, ses talons martelant le marbre comme un glas.

Dans le hall, l'ombre de Silas se détacha d'un renforcement. Il était là, debout, une flûte de cristal à la main, le regard perdu dans les volutes de fumée d'un cigare qu'il n'écrasait jamais. Il n'avait pas besoin de demander. Il savait. Il lisait la panique sur son visage comme on lit une partition familière.

— La réalité vous rattrape, Luce, murmura-t-il, sa voix vibrant d'une neutralité cruelle. C'est le problème avec les mensonges que l'on se raconte. Ils finissent toujours par s'étouffer sous le poids des faits.

— Je dois y aller, bégaya-t-elle, cherchant ses clés dans son sac avec des gestes saccadés. Je dois... Saint-Jude... Léo...

— Vous n'irez nulle part dans cet état. Vous êtes une insulte à la conduite automobile.

Il posa son verre sur un guéridon, un geste d'une précision chirurgicale. Il ne l'approcha pas. Il ne la toucha pas. Son mépris était sa seule caresse.

— Montez dans la voiture.

Le trajet vers Saint-Jude fut une traversée du Styx. La limousine noire fendait la pluie, les essuie-glaces grinçant sur le pare-brise comme des ongles sur un tableau noir. À l'intérieur, l'air était saturé de l'odeur de cuir neuf et du parfum froid de Silas : un mélange de cèdre et d'ozone.

Luce était recroquevillée contre la portière, ses doigts griffant le cuir du siège. Elle

sentait le regard de Silas peser sur elle. Il ne la regardait pas avec pitié, mais avec l'intérêt d'un entomologiste observant une proie dont on vient de briser les ailes.

— Vous tremblez, Luce. Est-ce de la peur pour lui ? Ou de la peur pour vous ? Si il meurt, qui deviendrez-vous ? Une femme libre ? Ou une coquille sans substance ?

— Taisez-vous, lâcha-t-elle dans un souffle. S'il vous plaît.

— La vérité est un poison lent, n'est-ce pas ? Sans votre culpabilité, vous n'êtes rien. Vous avez besoin de sa survie végétative pour justifier votre propre destruction entre mes mains. C'est un écosystème admirable de névrose.

Elle ne répondit pas. Elle ferma les yeux, imaginant le cerveau de Léo, cette éponge de souvenirs et de synapses, en train de se noyer dans son propre sang.

Lorsqu'ils arrivèrent à la clinique, l'atmosphère changea radicalement. Saint-Jude n'était pas un hôpital public bruyant ; c'était un mouiroir de luxe, silencieux, baigné d'une lumière fluorescente blafarde qui donnait à chaque visiteur l'air d'un cadavre en sursis.

Le Dr Arnault, le visage marqué par une fatigue professionnelle, les attendait dans le couloir de l'unité de soins intensifs. Il jeta un coup d'œil aux vêtements de Luce, puis son regard s'arrêta sur la silhouette imposante de Silas, qui s'était posté derrière elle comme une ombre tutélaire.

— Mademoiselle Maertens... C'est critique. L'hémorragie est localisée dans une zone presque inaccessible. Nous n'avons pas l'équipement, ni le spécialiste disponible à cette heure. Le transfert vers un centre privé à Zurich est la seule option, mais...

Il hésita, gêné par la trivialité de la question face à la mort.

— Les fonds déposés sont épuisés. Et le transport médicalisé international...

Luce sentit son cœur se figer. Elle se tourna vers Silas. Il était là, impassible, les mains croisées dans le dos. Il savourait cet instant. Elle le voyait dans la lueur sombre de ses pupilles. C'était la session ultime. Pas de décor de théâtre, pas de mise en scène. Juste la terreur pure, viscérale, la peur de l'irréversible.

— Combien ? demanda Luce, sa voix n'étant plus qu'un sifflement.

— Ce n'est pas une question de montant, Luce, intervint Silas, s'avançant dans le cercle de lumière. C'est une question de valeur. Qu'est-ce que la vie de ce garçon vaut pour vous ?

Il se tourna vers le médecin, sortant un téléphone de sa poche intérieure.

— Appelez le Professeur Vorhoff à Zurich. Dites-lui que Silas Vane sollicite son intervention. L'avion sanitaire sera sur le tarmac de l'aéroport privé dans quarante minutes. Je règle l'intégralité des frais de la clinique, du transport, et de la chirurgie.

Le médecin écarquilla les yeux.

— Monsieur, c'est une somme... colossale. Sans compter les honoraires de Vorhoff...

— L'argent est la chose la moins chère que je possède, coupa Silas d'un ton sec. Faites le nécessaire. Maintenant.

Le médecin s'éclipsa, laissant Luce et Silas seuls devant la vitre de la chambre de Léo. À travers le verre, elle voyait le corps inerte de son frère, prisonnier d'un labyrinthe de tubes et de fils. Le bip régulier du moniteur cardiaque était la seule chose qui le rattachait encore au monde des vivants.

Luce se laissa glisser contre la paroi de verre, ses genoux heurtant le sol avec un bruit sourd. Elle pleurait enfin, de gros sanglots silencieux qui secouaient tout son corps. Silas resta debout au-dessus d'elle. Il ne s'abaissa pas pour la consoler. Il posa simplement sa main sur son épaule, une pression lourde, possessive.

— Vous venez d'être vendue, Luce, murmura-t-il. Vous le comprenez, n'est-ce pas ?

Elle leva les yeux vers lui, le visage baigné de larmes et de sueur.

— Vous avez payé pour lui.

— Non. J'ai payé pour vous. Jusqu'à présent, vous étiez une locataire de mes obsessions. Désormais, vous êtes ma propriété. Chaque battement de cœur de votre frère appartient à ma signature au bas d'un chèque. Chaque souffle qu'il prend vous lie un peu plus à mes ténèbres.

Il se pencha, son visage à quelques centimètres du sien. Elle pouvait sentir l'odeur du tabac et cette froideur métallique qui émanait de lui.

— Vous vouliez jouer à la muse, Luce ? Vous vouliez inventer des phobies pour m'amuser ? C'est fini. À partir de ce soir, vous n'aurez plus besoin de mentir. Je vais vous emmener dans des endroits de votre propre psyché dont vous ne soupçonnez pas l'existence. Vous allez devenir mon chef-d'œuvre de douleur. Parce que vous n'avez plus de sortie de secours.

Luce ferma les yeux, acceptant le joug. La dette n'était plus une question de chiffres. C'était une métastase qui venait de coloniser son âme. Elle sentit la main de Silas se resserrer sur sa nuque, ses doigts gantés de cuir s'enfonçant dans sa chair avec une brutalité contenue.

— Regardez-le, ordonna-t-il.

Elle obéit, fixant le corps de Léo.

— C'est votre dernier lien avec la lumière. Regardez-le bien, car à partir de maintenant, c'est moi qui déciderai quand vous aurez le droit de le voir, quand vous aurez le droit de vous souvenir que vous avez été humaine.

Un infirmier passa en courant, poussant un chariot de matériel. L'agitation autour du transfert commençait. Silas se redressa, lissant son veston.

— L'avion attend. Allons-y.

Le retour vers le manoir se fit dans un silence sépulcral. Luce regardait ses mains dans l'obscurité de la voiture. Elles étaient tachées de l'encre des formulaires qu'elle avait dû signer à la hâte, des documents qui ne transféraient pas seulement des responsabilités médicales, mais sa vie tout entière.

Silas, lui, semblait apaisé. L'anhédonie qui le caractérisait d'ordinaire avait laissé place à une sorte de satisfaction prédatrice. Il avait réussi ce qu'il cherchait depuis le début : supprimer la distance entre la simulation et la réalité.

Lorsqu'ils passèrent les grilles du domaine, Luce sentit une oppression thoracique qu'elle connaissait bien. L'angine de poitrine, le prélude à la suffocation.

— Vous avez peur, n'est-ce pas ? demanda Silas sans même se tourner vers elle.

— Oui, murmura-t-elle.

— Bien. C'est la seule sincérité que je tolérerai désormais. L'apeirophobie, la peur de

l'infini... Vous m'en parliez dans votre carnet. Vous allez apprendre ce que cela signifie vraiment de ne plus voir de fin à votre servitude.

Il fit arrêter la voiture devant le perron. Il sortit, ne l'attendant pas, mais elle savait qu'elle n'avait d'autre choix que de le suivre. Elle monta les marches, ses jambes chancelantes, chaque pas pesant une tonne.

À l'intérieur, le manoir semblait avoir changé de nature. Les ombres étaient plus denses, les plafonds plus hauts, le silence plus menaçant. Silas l'attendait au milieu du grand salon, éclairé seulement par les braises mourantes dans la cheminée.

— Enlevez vos chaussures, Luce.

Elle obéit, laissant les talons de cuir tomber sur le parquet.

— Et votre manteau.

Elle s'exécuta, se retrouvant en nuisette de soie, tremblante sous le froid de la pièce.

Il s'approcha lentement, comme un loup encerclant une bête blessée. Il ne cherchait pas le contact sexuel, il cherchait la domination absolue du système nerveux. Il posa ses doigts sur sa gorge, là où son pouls battait, rapide et désordonné.

— Entendez-vous ce bruit ? demanda-t-il.

— Mon cœur...

— Non. C'est le bruit de ma créance. À chaque pulsation, vous me devez une part supplémentaire de votre esprit. Demain, nous commencerons une nouvelle session. Pas de verre, pas de mensonges. Juste vous, moi, et le vide que j'ai acheté pour vous.

Il pressa légèrement sa trachée, juste assez pour entraver son souffle, juste assez pour qu'elle lise la promesse de nécrose dans ses yeux sombres.

— Allez dans votre chambre. Et ne fermez pas la porte à clé. Les serrures sont pour les gens qui ont encore quelque chose à protéger. Vous n'avez plus rien, Luce. Même votre peur ne vous appartient plus. Elle est à moi.

Elle recula, ses yeux ne quittant pas les siens. Elle monta l'escalier à reculons, comme une esclave quittant la présence de son maître. En entrant dans sa chambre, elle vit son carnet posé sur le lit. Elle le prit et, d'un geste lent, elle déchira la page où elle avait listé ses "futurs masques".

Elle n'avait plus besoin de masques. Silas avait arraché la peau pour mettre les nerfs à vif.

Elle s'allongea sur le lit, fixant le plafond sombre. Loin d'ici, dans un ciel de nuit, un avion emportait son frère vers une survie artificielle. Et ici, dans cette cage dorée, elle commençait sa propre agonie. Elle réalisa avec une horreur délicate que Silas n'avait pas menti : elle n'était plus une proie. Elle était l'autel sur lequel il allait sacrifier tout ce qui restait d'elle.

Et le pire, ce qui la faisait frissonner de la tête aux pieds, c'était qu'elle n'avait jamais eu autant hâte que le jour se lève. Car dans la terreur qu'il lui imposait, elle trouvait enfin la seule vérité capable de faire taire sa culpabilité : la certitude qu'elle méritait chaque seconde de ce tourment.

Le glas de Saint-Jude n'avait pas sonné pour Léo. Il avait sonné pour sa liberté. Et dans le silence du manoir Vane, l'écho en était infini.

Chapitre 12

L'Erreur du Bourreau

L'air dans la "Chambre des Mirages" avait ce goût de métal froid et de détergent industriel, une odeur de clinique pour âmes damnées. Silas se tenait derrière la paroi de verre trempé, une silhouette d'encre découpée contre la pénombre de la régie. Il ne bougeait pas. Il ne respirait sans doute pas. Il attendait que la peur de Luce devienne palpable, qu'elle sature l'espace comme une brume grasse.

Luce était debout au centre d'un cercle de cuivre gravé à même le sol. Elle portait une robe de soie blanche, si fine qu'elle semblait n'être qu'une seconde peau prête à être arrachée. Elle ne tremblait pas encore. Elle fixait les rampes de gaz qui serpentaient autour d'elle, de surnois serpents d'acier attendant le signal du maître.

— La pyrophobie est une peur primitive, Luce, fit la voix de Silas, filtrée par les haut-parleurs, dépouillée de toute chaleur humaine. Elle nous ramène à la grotte, au moment où l'homme a compris que la lumière pouvait aussi être un linceul. Vous m'avez dit que votre culpabilité vous brûlait de l'intérieur. Vérifions si la réalité est à la hauteur de votre poésie.

Il pressa un interrupteur. Un clic sec, définitif.

Le cercle de cuivre s'embrasa. Des flammes bleutées, d'une pureté chirurgicale, jaillirent du sol, entourant Luce d'une muraille mouvante. La chaleur frappa son visage comme une gifle. L'oxygène commença à se raréfier, aspiré par le prédateur de feu.

Luce ferma les yeux. Elle sentait la sueur perler entre ses omoplates, une trace glacée

dans un monde de braises. C'était cela qu'elle cherchait : l'instant où l'esprit s'efface devant l'urgence de la chair. Elle imaginait les alvéoles de ses poumons se rétracter, la peau de ses bras rougir. Elle se voyait déjà cendres, rejoignant enfin le silence de son frère.

— Ne bougez pas, ordonna Silas. Regardez-moi.

Elle ouvrit les paupières. À travers le rideau vacillant, il était là, immobile, ses mains gantées de cuir noir jointes derrière son dos. Il l'observait avec cette curiosité obscène qui le caractérisait, cherchant sur son visage le reflet exact de la terreur. Mais Luce ne lui donnait pas de cris. Elle lui donnait une extase douloureuse, une soumission qui frôlait la provocation.

Soudain, un sifflement anormal déchira le ronronnement du feu. Une soupape, à l'extrémité est du cercle, céda sous la pression. Une langue de feu orangé, bien plus haute et sauvage que les autres, lécha le plafond avant de se rabattre vers le centre. Vers Luce.

Silas se tendit. Ses doigts se crispèrent sur le rebord de la console. Ce n'était pas prévu. Le système de sécurité aurait dû couper l'alimentation instantanément.

— Luce, reculez vers le secteur nord, dit-il, sa voix perdant un octave de sa superbe.

Elle ne bougea pas. Elle fixait la flamme déchaînée qui venait de mordre l'ourlet de sa robe. La soie commença à se recroqueviller, exhalant une odeur âcre de brûlé. Elle regardait le feu avec une sorte de reconnaissance. C'était le châtiment. Enfin.

— Luce ! Sortez de là !

Le panneau de commande grésilla. Une étincelle jaillit des circuits, un court-circuit en chaîne. Les vannes de gaz s'ouvrirent au maximum au lieu de se fermer. Le cercle

devint un brasier hurlant. La paroi de verre, soumise à une dilatation thermique trop brutale, commença à gémir, des micro-fissures étoilant sa surface.

Silas ne réfléchit pas. L'anhédonie, cette forteresse de glace dans laquelle il s'était emmuré depuis l'enfance, vola en éclats. Il ne voyait plus une "sujet d'étude". Il voyait la seule chose au monde qui parvenait à le faire se sentir moins mort.

Il se rua hors de la régie, dévala les marches métalliques. Le hall de la Chambre était noyé sous une lumière d'apocalypse.

— Luce !

Elle était à genoux, entourée par un mur de feu de deux mètres de haut. La fumée commençait à l'asphyxier. Elle toussait, ses mains cherchant aveuglément un appui sur le cuivre brûlant.

Silas saisit un extincteur à CO₂ sur le mur, percuta la goupille et projeta un nuage de neige carbonique pour s'ouvrir un passage. Le froid heurta le chaud dans un fracas de vapeur aveuglante. Il s'engouffra dans la brèche, ignorant la chaleur qui menaçait de faire fondre la semelle de ses souliers de luxe.

Il l'attrapa par les épaules. Elle était brûlante, sa peau irradiait une fièvre terrifiante.

— Je vous tiens, murmura-t-il, et pour la première fois, ce n'était pas une menace.

Il la souleva comme si elle ne pesait rien, le corps frêle contre son torse. Alors qu'il s'apprêtait à ressortir, une canalisation aérienne explosa au-dessus d'eux, libérant une pluie de débris et de feu. Silas pivota, protégeant Luce de son propre corps. Un fragment de métal incandescent lui entama l'épaule, déchirant son veston de laine froide, mais il ne lâcha pas un cri.

Il franchit le seuil de la zone de danger juste au moment où le système anti-incendie à déluge se déclenchait enfin, inondant la pièce d'une eau glaciale et noire de suie.

Il la déposa sur le carrelage froid du couloir, loin des flammes qui s'éteignaient dans un râle de vapeur. Ils étaient tous deux trempés, haletants. Le silence qui suivit était plus assourdissant que l'incendie.

Silas était à genoux au-dessus d'elle. Ses cheveux sombres collaient à son front, ses yeux, d'ordinaire si vides, étaient dilatés par une adrénaline qu'il ne savait plus gérer. Ses mains... ses mains tremblaient.

Luce ouvrit les yeux. Elle vit les gants de cuir de Silas, souillés de cendres, posés sur ses propres avant-bras. Elle vit la déchirure sur son épaule, la chair vive qui commençait à saigner.

— Vous avez... vous avez enfreint vos propres règles, Silas, parvint-elle à articuler dans un souffle rauque. Vous m'avez touchée.

Il retira ses mains brusquement, comme s'il venait de toucher un fer rouge. Il se releva d'un bond, l'élégance chirurgicale tentant de reprendre le dessus sur le chaos. Mais le masque était fêlé. Une veine battait furieusement à sa tempe.

— Le matériel a fait défaut, cracha-t-il, la voix brisée par une colère qui s'adressait autant à lui-même qu'à la machine. Je n'autorise pas que l'on détruise mes possessions par incompetence technique.

— Ce n'était pas de l'incompétence, Silas. C'était la vérité. Vous avez eu peur.

Il se tourna vers elle, les traits tordus par une expression que Luce n'avait jamais vue. Ce n'était plus de l'intérêt clinique. C'était une haine féroce, une haine née de la vulnérabilité qu'elle venait de lui arracher. Il s'approcha, se pencha sur elle jusqu'à ce

que son souffle, encore court, vienne brûler sa joue.

— Ne confondez pas la panique du collectionneur qui voit son œuvre s'abîmer avec de l'empathie, Luce. Vous n'êtes qu'un instrument. Si vous vous brisez, je n'ai plus de musique.

— menteur, murmura-t-elle en tendant une main vers son visage.

Il saisit son poignet avant qu'elle ne puisse l'atteindre. Sa poigne était brutale, presque douloureuse. Dans l'obscurité du couloir, seuls les voyants rouges de l'alarme incendie balayaient leurs visages, leur donnant l'air de deux démons se disputant les restes d'une âme.

— Je devrais vous renvoyer, dit-il à voix basse. Je devrais vous laisser retourner à votre médiocrité et à votre frère mourant. Vous êtes une anomalie. Vous ne craignez pas la mort, vous la courtisez. Et cela rend mon travail... impossible.

— Alors pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? Pourquoi m'avoir sortie de là ?

Silas ne répondit pas. Son regard descendit sur les lèvres de Luce, rouges et gercées par la chaleur. Pendant un instant, l'air entre eux devint plus lourd, plus étouffant que la fumée de la Chambre des Mirages. Une tension électrique, toxique, qui menaçait de les consumer tous les deux.

Il lâcha son poignet et se redressa. Il réajusta son veston ruiné avec une dignité dérisoire.

— Allez vous laver. Le docteur Arnault viendra soigner vos brûlures superficielles. La session est terminée.

Il tourna les talons, mais Luce l'arrêta d'une phrase, une flèche plantée en plein cœur

de son orgueil.

— Vous portez mes marques, Silas. Ce sang sur votre épaule... c'est pour moi que vous l'avez versé. Désormais, chaque fois que vous vous regarderez dans un miroir, vous verrez que je ne suis pas la seule à appartenir à quelqu'un. Votre douleur m'appartient aussi.

Il ne se retourna pas. Ses épaules se figèrent un instant, une ligne de tension pure sous le tissu mouillé. Puis, il s'enfonça dans les ténèbres du manoir, laissant Luce seule sur le sol froid, tremblante de froid et de triomphe.

Elle porta ses propres doigts à ses lèvres. Elle pouvait encore sentir l'odeur du cuir de ses gants, le goût de la suie et cette étincelle sauvage qui venait de naître en elle. Silas croyait être le bourreau, mais il venait d'apprendre la leçon la plus cruelle de toutes : on ne peut pas manipuler l'enfer sans finir par en porter les stigmates.

Dans le silence revenu, le glas de Saint-Jude ne sonna pas. Mais Luce entendait le battement de son propre cœur, un tambour de guerre, réclamant déjà la prochaine session, le prochain incendie, la prochaine chute. Elle n'était plus une victime. Elle était le poison que Silas Vane avait choisi de boire, goutte après goutte, jusqu'à l'overdose.

Chapitre 13

Mains Nues

L'air de la chambre sentait le métal froid et le silence blanc, celui qui suit les orages où l'on a cru mourir. Luce était allongée sur le drap de lin, ses bras reposant sur des coussins comme des reliques fragiles. Les brûlures sur ses avant-bras n'étaient que des morsures superficielles, des zébrures rosées et boursouflées, mais elles pulsaient au rythme de son cœur. Chaque battement rappelait l'incendie, la suie, et cette certitude sauvage : elle l'avait touché. Elle avait fêlé l'armure de Silas Vane.

La porte pivota sans un bruit. Silas entra. Il n'avait plus son veston, seulement sa chemise d'un blanc spectral, les manches retroussées avec une précision maniaque sur ses avant-bras. Et les gants. Toujours ces mains de cuir noir qui semblaient être ses véritables extrémités, une frontière de peau morte entre lui et le reste du monde.

Il s'approcha du lit, portant un plateau d'argent chargé de flacons ambrés et de compresses. Il ne regarda pas son visage. Il fixa ses blessures avec une intensité de prédateur ou de chirurgien, la nuance était mince.

— Le docteur Arnault est retenu, dit-il, sa voix plus sourde que d'ordinaire, une vibration de basse qui fit frémir l'échine de Luce. Il semblerait que je doive m'occuper de vous moi-même.

— Vous ne faites jamais rien par nécessité, Silas, murmura-t-elle, la gorge sèche. Vous le faites parce que vous voulez voir de près ce que vous avez causé.

Il marqua un arrêt, un coton imbibé de solution antiseptique entre ses doigts gantés. Ses yeux d'orage se levèrent sur elle. Une seconde de trop. Un aveu silencieux.

— La douleur est un langage, Luce. Je m’assure simplement que vous n’en perdez pas une syllabe.

Il commença à nettoyer les plaies. Le contact du cuir froid sur sa peau brûlante provoqua un spasme chez la jeune femme. Elle grimaça, ses doigts se crispant dans les draps. Silas s’arrêta net. Il observa sa main noire sur le bras pâle de Luce. Une hésitation flotta dans l’air, épaisse, suffocante.

Puis, d’un geste sec, presque brutal, il défit le bouton de pression à son poignet gauche.

Le bruit du cuir que l’on retire, ce glissement lent, écorcha le silence. Luce retint son souffle. Elle vit la peau apparaître. D’abord le poignet, d’une pâleur malade, veiné de bleu, puis la paume, longue, nerveuse. Il retira le second gant.

Ses mains étaient nues.

Elles n’avaient rien de monstrueux. Elles étaient d’une beauté terrifiante, les doigts longs, les ongles impeccables, mais elles tremblaient d’une infime vibration, comme si l’air lui-même les agressait.

— Regardez-moi, ordonna-t-il alors qu’elle fixait ses mains.

Elle obéit. Ses yeux à lui étaient vides, de ce vide qui précède les effondrements de terrain.

— Vous vouliez savoir ce qu’il y a sous le vernis, Luce. Vous vouliez posséder ma douleur. La voici.

Il reprit une compresse, mais cette fois, ce fut sa peau nue qui effleura la sienne. Le

contact fut un choc électrique. Luce tressaillit, non pas de douleur, mais d'une horreur fascinée. La main de Silas était glaciale, d'un froid de crypte, alors que ses propres plaies irradiaient une chaleur de brasier.

— Ma mère pensait que la lumière était un péché, commença-t-il, sa voix n'étant plus qu'un souffle de rasoir. Pour elle, la pureté ne se trouvait que dans l'absence totale de stimuli. À cinq ans, elle m'a offert le premier de mes palais : un placard sous l'escalier, sans une seule fente, sans un rayon de lune.

Ses doigts passèrent sur le bord d'une cloque sur le bras de Luce, avec une douceur qui était la pire des violences.

— Au début, on hurle. On s'arrache les ongles contre le bois pour trouver une issue, pour trouver une couleur. Et puis, le silence gagne. L'obscurité devient une matière. Elle entre par la bouche, par le nez, elle remplace le sang. On apprend à ne plus être un corps, mais une simple attente.

Luce le regardait, incapable de détourner les yeux. Elle voyait l'enfant dans le noir, et elle voyait le monstre qu'il était devenu, cet homme qui cherchait désespérément à ressentir l'adrénaline des autres parce que la sienne avait été étouffée dans l'œuf, trente ans plus tôt.

— Elle me laissait là des jours. Parfois des semaines. Elle disait que c'était pour me protéger du monde, pour que je reste "intact". Quand elle m'a finalement laissé sortir, j'étais devenu aveugle à la lumière du jour. Chaque couleur me brûlait la rétine. Chaque contact me donnait l'impression d'être écorché vif.

Il s'arrêta de soigner la plaie. Sa main se referma doucement, très doucement, autour du poignet de Luce. Ce n'était pas une étreinte, c'était une chaîne de chair.

— Le cuir est mon seul rempart. Sans lui, le monde est trop bruyant, trop vif, trop...

vivant. Mais vous...

Il approcha son visage du sien. Luce sentit l'odeur de Silas : un mélange de savon de Marseille, de vieux papier et de quelque chose de plus sombre, de plus animal.

— Vous avez traversé l'incendie sans ciller. Vous avez utilisé votre peur comme une arme contre moi. Vous avez pris mon sang, Luce.

— Je ne voulais pas seulement votre sang, Silas, murmura-t-elle, son cœur tambourinant contre ses côtes. Je voulais que vous sachiez que dans le noir, nous sommes les mêmes. Vous avez été enterré vivant par votre mère. Moi, je me suis enterrée moi-même dans la culpabilité de mon frère. Nous habitons le même placard.

Le regard de Silas changea. La froideur chirurgicale s'évapora, laissant place à une faim dévorante, une dévotion qui ressemblait à de la haine. Il fit glisser son pouce nu sur la lèvre inférieure de Luce. C'était la première fois qu'il la touchait ainsi, sans l'alibi d'une "session" ou d'un soin.

— Vous êtes une créature dangereuse, Luce Maertens. Vous ne cherchez pas la guérison. Vous cherchez la consécration de votre propre ruine.

— Et vous êtes le seul capable de l'officier.

Il se pencha davantage, leurs souffles se mélangeant, une buée de soufre et d'intimité interdite. Luce vit ses pupilles se dilater jusqu'à manger l'iris. À cet instant, il n'était plus le mécène, il n'était plus le maître du jeu. Il était un homme assoiffé, mourant de soif devant une source empoisonnée.

Il ne l'embrassa pas. Ce serait trop simple, trop humain. Au lieu de cela, il pressa son front contre le sien, un geste d'une vulnérabilité brutale. Ses mains nues tremblaient violemment sur les draps.

— Si je continue, je vais vous détruire, murmura-t-il contre sa peau. Pas comme une expérience. Je vais vous consumer jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de la fille qui voulait sauver son frère. Il ne restera que l'ombre que je projette sur vous.

Luce ferma les yeux, savourant le vertige, l'odeur du danger, l'extase de la chute imminente. Elle tendit sa main valide et effleura la joue de Silas, ses doigts s'attardant sur la mâchoire contractée. La peau était d'une douceur de soie, mais sous la surface, elle sentait la tension d'un ressort prêt à briser tout ce qu'il touchait.

— Alors consommez-moi, Silas. Je préfère être votre ombre que la lumière de n'importe qui d'autre.

Il se redressa brusquement, comme s'il venait d'être brûlé. Il ramassa ses gants noirs sur le plateau, les renfilant avec une hâte presque fébrile, cachant à nouveau cette peau trop pâle, trop révélatrice. Le masque était de retour, mais les fissures étaient là, définitives.

— Dormez, dit-il, sa voix redevenue un mur de glace. La prochaine session aura lieu demain. Nous testerons votre résistance à la privation sensorielle. Puisque vous aimez tant mon placard, Luce... je vais vous y inviter.

Il quitta la pièce sans un regard en arrière. Luce resta seule dans le silence blanc, son bras soigné, son cœur dévasté. Elle porta sa main à son front, là où celui de Silas s'était posé. Elle pouvait encore sentir le froid de sa peau, une marque invisible, plus profonde que n'importe quelle brûlure.

Elle ne craignait plus le noir. Elle craignait le moment où il s'arrêterait de l'y enfermer. Car dans l'obscurité de Silas Vane, elle avait enfin trouvé son reflet. Et c'était la chose la plus terrifiante qu'elle ait jamais vue.

Chapitre 14

Le Sanctuaire de l'Obscur

L'air du couloir sentait la cire et le métal froid, une odeur de musée déserté ou de morgue de luxe. Derrière Silas, Luce marchait comme on monte à l'échafaud : avec une dignité suicidaire. Elle fixait la nuque de cet homme, l'implantation parfaite de ses cheveux sombres, et sentait cette brûlure familière au creux de l'estomac. Ce n'était plus de la peur, c'était une érosion.

Il s'arrêta devant une porte massive, recouverte d'un cuir noir capitonné qui semblait absorber la lumière résiduelle des appliques murales. Sans un mot, il tourna la clé. Le mécanisme produisit un déclic sec, un bruit de vertèbre qui se brise.

— Entrez, Luce.

La pièce — le Sanctuaire — était un cube de silence absolu. Pas de fenêtres, pas de bouches d'aération visibles, juste une obscurité si dense qu'elle paraissait liquide. Au centre, un fauteuil ergonomique, presque chirurgical, attendait.

— Déshabillez-vous, ordonna-t-il d'une voix dépourvue de toute inflexion charnelle. Ne gardez que la soie.

Luce s'exécuta. Ses doigts tremblaient légèrement, non pas de froid, mais sous le poids du regard qu'elle devinait sur elle, même dans la pénombre. Elle laissa glisser ses vêtements, ne gardant que sa fine nuisette. Silas s'approcha. Il tenait entre ses mains gantées de cuir noir une bande de velours et des écouteurs à réduction de bruit active.

— Le vide est un miroir, murmura-t-il à son oreille, son souffle effleurant son lobe avec une précision de scalpel. Sans stimuli extérieurs, votre cerveau va chercher à combler les trous. Il va déterrer vos monstres. Je serai là pour recueillir leurs noms.

Il l'installa. Il lui banda les yeux, privant Luce de la silhouette de son bourreau. Puis, il plaça les écouteurs. Le silence devint un mur de béton. Elle n'entendait plus que le battement de son propre sang, un tambour sourd et irrégulier, et le sifflement de sa respiration qui semblait soudain trop bruyante, trop vivante.

Il resserra les sangles de ses poignets sur les accoudoirs. Doucement. Presque avec tendresse.

— Ne luttez pas, Luce. Sombrez.

Le clic final. Elle était seule.

Le temps commença à se dilater, à se tordre comme une substance visqueuse. Dans l'obscurité totale, privée de l'ouïe et de la vue, Luce sentit son corps se dissoudre. Elle n'était plus qu'une conscience flottante dans un océan d'encre. Les souvenirs de l'accident de son frère tentèrent de remonter, les images de la tôle froissée, l'odeur de l'essence et du sang. Mais elle les repoussa. Elle ne les craignait plus. Elle les avait déjà trop vus.

Elle attendit la terreur. Elle la chercha, provoqua les spasmes de son diaphragme, essaya de forcer une hyperventilation pour satisfaire le maître des lieux qui, elle le savait, l'observait derrière une vitre sans tain ou via des capteurs biométriques. Elle simula un petit gémissement, une crispation des doigts.

Mais rien ne vint. Le vide restait vide.

Soudain, une main se posa sur sa gorge.

Luce sursauta, un véritable frisson électrique parcourant sa colonne vertébrale. Silas avait retiré les écouteurs. Le silence de la pièce revint, mais il était chargé de sa présence magnétique.

— Vous mentez, Luce, dit-il, sa voix vibrant tout près de son visage. Votre rythme cardiaque est stable. Votre peau est fraîche. Vous ne sombrez pas. Vous jouez la comédie.

Il retira le bandeau d'un geste brusque. Luce cligna des yeux, éblouie par la faible lueur rouge d'une veilleuse de contrôle. Silas était penché sur elle, son visage à quelques centimètres du sien. Ses yeux sombres n'étaient plus des miroirs froids ; ils brûlaient d'une colère froide, une irritation d'esthète devant une œuvre contrefaite.

— Pourquoi simuler la panique ? Pourquoi tricher avec moi ?

Luce soutint son regard. Elle sentait le cuir de ses gants contre sa trachée, une pression légère mais constante, une promesse d'asphyxie qu'elle trouvait étrangement apaisante.

— Parce que je n'ai plus peur de l'obscurité, Silas, lâcha-t-elle dans un souffle. Ni du vide. Ni de la suffocation. Vous m'avez tellement vaccinée contre mes propres fantômes qu'ils ont fini par s'enfuir.

Silas contracta la mâchoire. Sa main se serra imperceptiblement sur son cou.

— Vous avez rompu le contrat. Le deal était votre terreur contre ma protection. Si vous ne ressentez plus rien, vous ne m'êtes plus d'aucune utilité. Vous devriez trembler à l'idée que je vous renvoie à votre médiocrité, à votre culpabilité, à la mort lente de votre frère.

Luce laissa échapper un rire nerveux, un son brisé qui résonna cruellement contre les murs capitonnés.

— Vous croyez que c'est le retour à la réalité que je crains ? Vous êtes un piètre psychologue pour un homme qui prétend disséquer les âmes.

Elle se redressa autant que les sangles le permettaient, réduisant l'espace entre eux jusqu'à ce que leurs nez se frôlent.

— Je simule parce que j'ai peur que si vous ne voyez plus de détresse en moi, vous cessiez de me regarder. Je crée des phobies pour que vous continuiez à m'enfermer. Je n'ai plus peur du placard, Silas. J'ai peur du moment où vous ouvrirez la porte pour me dire de partir.

Le silence qui suivit fut plus lourd que n'importe quelle privation sensorielle. Silas ne bougea pas. Sa main restait ancrée sur sa gorge, ses doigts longs et fins sentant chaque pulsation de sa carotide. Il l'étudiait comme un spécimen rare, une mutation imprévue dans son laboratoire de douleur.

— Vous êtes en train de me dire, commença-t-il d'une voix basse, presque un murmure dévot, que votre nouvelle obsession... c'est votre propre bourreau ?

— Ce n'est pas de l'obsession, Silas. C'est de la dévotion. Vous avez pris ma peur et vous en avez fait votre nourriture. Aujourd'hui, je vous offre ma volonté. Je ne crains pas ce que vous me faites subir. Je crains ce que je deviens quand vous n'êtes pas là pour le voir.

Elle vit un éclair passer dans les yeux de Silas. Ce n'était pas de la pitié, ni de l'amour — ces concepts n'avaient pas leur place ici. C'était une fascination prédatrice, l'excitation du chasseur qui découvre que sa proie a appris à aimer le goût du piège.

Il détacha lentement la sangle de son poignet gauche, puis du droit. Ses mouvements étaient fluides, presque rituels. Une fois libre, Luce ne s'enfuit pas. Elle resta là, offerte, les poignets marqués par le nylon rouge.

Silas retira un de ses gants de cuir. C'était la première fois qu'il exposait sa peau nue dans cette pièce. Ses doigts étaient longs, d'une pâleur cadavérique, mais la chaleur qui s'en dégagait fut un choc thermique pour Luce. Il effleura sa joue, descendant vers sa lèvre inférieure qu'il écrasa doucement avec son pouce.

— C'est une forme de perversion très sophistiquée, Luce. Vouloir être possédée par sa propre terreur. Vous ne cherchez plus la guérison, vous cherchez la disparition de votre moi au profit du mien.

— Faites-moi disparaître alors, défia-t-elle.

Silas esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux, un étirement de lèvres cruel et magnifique. Il se rapprocha encore, son corps entier irradiant une menace qui faisait vibrer chaque cellule de Luce. Elle sentait le danger, le vrai cette fois. Pas une mise en scène, pas un scénario calibré. Le danger d'un homme qui réalisait qu'il avait enfin trouvé un jouet capable de survivre à ses pires pulsions.

— Vous pensiez que les sessions étaient difficiles ? murmura-t-il, ses lèvres frôlant les siennes sans jamais les toucher, créant une tension insoutenable. Jusqu'ici, je ne faisais qu'effleurer la surface. Si vous voulez que je vous possède jusque dans vos cauchemars, Luce... sachez qu'il n'y a pas de mot de sécurité pour ce qui va suivre.

— Je n'en ai jamais voulu, répondit-elle.

Il saisit ses cheveux à la base de la nuque et la força à renverser la tête. Luce vit dans le regard de Silas une ombre immense, un abîme dans lequel elle était prête à se jeter sans parachute. Elle ne simulait plus. Son cœur s'emballait, ses mains étaient moites,

son souffle court.

— Bien, dit Silas, sa voix redevenue chirurgicale, mais teintée d'une jouissance sombre. Puisque vous n'avez plus peur de l'obscurité, nous allons explorer la douleur. La vraie. Celle qui ne laisse aucune trace sur la peau, mais qui recâble le cerveau.

Il la souleva du fauteuil comme si elle ne pesait rien et la porta vers le fond de la pièce, là où une dalle de marbre noir servait de table d'examen ou d'autel.

— Vous vouliez être ma muse, Luce ? Vous allez devenir mon chef-d'œuvre. Et un chef-d'œuvre doit souffrir pour atteindre l'immortalité.

Il l'allongea sur le froid du marbre. Luce ferma les yeux, savourant le vertige. Elle avait réussi. Elle l'avait piégé dans sa propre toile. Silas pensait la dominer, mais en devenant l'objet indispensable de son étude, c'était elle qui tenait désormais les rênes de son obsession.

Alors qu'il s'emparait d'un nouvel instrument dans l'ombre, Luce laissa échapper un soupir de pur contentement. Elle était enfin exactement là où elle voulait être : dans les griffes d'un monstre qui ne pouvait plus se passer de ses cris.

La porte du Sanctuaire se referma dans un bruit sourd, scellant leur pacte toxique. Dehors, le monde continuait de tourner, ignorant que dans cette pièce, une femme était en train de renaître dans les cendres de sa propre destruction.

Luce n'était plus une victime. Elle était la complice de sa propre perte, et Silas Vane était son prêtre noir. La session ne faisait que commencer, et cette fois, la peur n'était que le prélude à quelque chose de bien plus dévastateur : l'appartenance totale.

Chapitre 15

L'Apothéose du Cri

Le froid du marbre noir n'était pas une simple température ; c'était une morsure, une lame plate qui tranchait la chaleur résiduelle de la peau de Luce. Allongée, les membres offerts à la pierre, elle fixait le plafond voûté du Sanctuaire, là où les ombres semblaient se coaguler en formes monstrueuses sous l'effet de sa propre tachycardie.

Silas ne pressait rien. Il évoluait autour de l'autel avec une lenteur de prédateur conscient de l'inéluctabilité de sa prise. Le froissement de ses gants de cuir fin était le seul métronome de cette agonie suspendue.

— Respirez, Luce. Encore une fois. Sentez l'air emplir vos poumons comme une promesse que je m'apprête à rompre.

Sa voix n'était plus une direction ; elle était une texture, un velours sombre qui enveloppait la conscience de la jeune femme. Silas s'arrêta à la tête de la dalle. Ses doigts gantés effleurèrent les tempes de Luce, descendant avec une précision chirurgicale le long de sa mâchoire, avant de s'attarder sur la pulsion frénétique de sa carotide.

— Votre cœur frappe contre ma main comme un oiseau contre les barreaux d'une cage, murmura-t-il. Est-ce la peur du vide qui vous anime, ou l'impatience de la chute ?

Luce ne répondit pas. Ses lèvres s'entrouvrirent, cherchant un oxygène qui semblait s'être raréfié. Elle ne voyait plus Silas comme un homme, mais comme une extension

de ses propres cauchemars, l'artisan nécessaire de sa déconstruction. Elle voulait que le gouffre s'ouvre. Elle voulait qu'il l'y jette.

Silas se pencha sur elle. L'odeur de santal et de métal froid qui émanait de lui l'étourdit. Il sortit de sa poche une longue bande de soie noire, d'une opacité absolue.

— Pour mourir au monde, il faut d'abord que le monde disparaisse, dit-il en lui bandant les yeux.

L'obscurité fut brutale. Privée de la vue, Luce sentit ses autres sens s'exacerber jusqu'à la douleur. Le contact du marbre devint une brûlure glacée ; le bruit de la respiration de Silas devint un ouragan. Elle entendit le cliquetis d'un instrument métallique que l'on dépose sur la pierre. Un scalpel ? Une pince ? L'inconnu était un venin qui se propageait dans ses veines, liquéfiant sa volonté.

— Nous allons procéder à l'effacement, Luce. Chaque parcelle de votre identité va être remplacée par une sensation pure. Vous n'aurez plus de nom, plus de passé, plus de frère à sauver. Vous ne serez qu'un cri en attente.

Soudain, elle sentit un poids sur sa poitrine. Quelque chose de lourd, de froid. Un sac de sable ? Non, une cloche de verre que Silas scella hermétiquement autour de son torse et de son cou. À l'aide d'une pompe manuelle, il commença à raréfier l'air à l'intérieur.

La panique, la vraie, celle qui remonte des profondeurs reptiliennes du cerveau, la percuta de plein fouet. Ses poumons se soulevaient, mais la résistance augmentait. Elle suffoquait dans un silence de cathédrale. Ses doigts griffèrent désespérément la surface du marbre.

— Ne luttiez pas, ordonna la voix de Silas, étouffée par le verre. Acceptez le vide. C'est dans ce manque que vous me trouverez.

Luce sentait son cerveau s'embraser. Des phosphènes éclataient derrière ses paupières closes. La culpabilité pour son frère, le poids de son existence brisée, tout s'évaporait devant l'urgence biologique de survivre. Et au milieu de cette détresse absolue, une étincelle de plaisir pervers s'alluma. Silas la regardait. Il se nourrissait de cette agonie. Elle était son miroir, sa source de vie.

Juste avant que l'obscurité de l'évanouissement ne l'emporte, la cloche fut brusquement retirée. L'air s'engouffra dans ses bronches avec la violence d'une déflagration. Luce hoqueta, son corps entier secoué de spasmes. Elle pleurait sans s'en rendre compte, des larmes de soulagement et de frustration mêlées.

Elle sentit alors les mains de Silas — sans gants, cette fois — se poser sur ses hanches. La peau contre la peau. Un choc électrique.

— Vous avez survécu à la fin, Luce. Maintenant, vous allez goûter à ce qui vient après.

Il la fit basculer, l'asseyant sur le rebord de la dalle de marbre tout en gardant ses yeux bandés. Elle était vulnérable, béante, suspendue entre deux mondes. Silas s'insinua entre ses jambes, ses mains remontant lentement le long de ses cuisses frissonnantes. Sa touche était d'une douceur terrifiante, celle d'un prédateur qui admire la beauté de sa proie avant la curée.

— Vous tremblez, Luce. Pourquoi ?

— J'ai... j'ai peur, souffla-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un râle.

— Non, corrigea-t-il en pressant ses doigts contre sa chair avec une force soudaine. Vous n'avez plus peur. La peur est une émotion de surface. Ce que vous ressentez là, c'est de la dévotion. Vous avez compris que je suis le seul capable de vous faire

ressentir ce vertige. Je suis votre drogue, et vous êtes mon laboratoire.

Il captura sa bouche dans un baiser qui n'avait rien de romantique. C'était une invasion. Il y avait un goût de fer, de fureur et de désespoir. Silas, cet homme qui ne ressentait rien, semblait soudain possédé par une rage froide. Il puisait dans la terreur de Luce pour alimenter son propre vide.

Luce s'agrippa à ses épaules, ses ongles s'enfonçant dans le tissu de sa chemise de prix. Elle ne cherchait plus à s'échapper. Elle se cambra, s'offrant totalement à cette destruction orchestrée. Le marbre derrière elle, Silas devant elle, et entre les deux, un espace de pure annihilation.

Il l'emporta, non pas vers une extase classique, mais vers une fusion traumatique. Chaque mouvement de Silas était calculé pour provoquer une réaction, un spasme, un gémissement. Il explorait son corps comme on cartographie une terre dévastée, cherchant les zones de douleur pour les transformer en plaisir insoutenable.

— Dis-le, Luce, ordonna-t-il contre son oreille, son souffle court trahissant enfin une fissure dans son masque de glace. Dis que tu m'appartiens. Pas pour l'argent. Pas pour ton frère. Pour l'obscurité.

— Je t'appartiens, hoqueta-t-elle, alors que le plaisir montait en elle comme une marée noire, menaçant de noyer sa raison. Je suis à toi... dans chaque cauchemar... dans chaque souffle.

Le climax ne fut pas une libération, mais un effondrement. Une apothéose de cris étouffés sous les baisers brutaux de Silas. Luce sentit son esprit se fragmenter, chaque morceau de son être se liant irrémédiablement à celui de l'homme qui la brisait.

Quand le silence retomba enfin sur le Sanctuaire, il était plus lourd qu'avant. Silas resta un long moment la tête nichée dans le cou de Luce, son cœur battant contre le

sien dans une synchronisation macabre. Il retira lentement le bandeau.

Luce cligna des yeux, la lumière tamisée lui paraissant agressive. Elle vit le visage de Silas. Pour la première fois, ses traits n'étaient pas d'une perfection marmoréenne. Il y avait une lueur de trouble dans ses yeux sombres, une ombre de peur — la sienne, peut-être.

Il se redressa, réajustant ses vêtements avec une brusquerie qui trahissait son malaise. Le monstre venait de réaliser qu'il s'était laissé prendre à son propre piège. En possédant la peur de Luce, il lui avait donné les clés de son propre royaume de cendres.

— La session est terminée, dit-il d'une voix qui se voulait clinique, mais qui tremblait imperceptiblement.

Luce resta allongée sur le marbre, son corps encore vibrant des échos de leur collision. Elle le regarda s'éloigner vers l'ombre, vers ses instruments, vers sa solitude. Elle sourit, un sourire de reine déchue, mais souveraine.

— Vous ne pouvez plus me renvoyer, Silas, murmura-t-elle. Vous avez goûté à ce que je suis. L'anhédonie est un exil dont je suis désormais la seule issue.

Silas s'arrêta net, le dos voûté sous le poids d'une vérité qu'il ne pouvait plus ignorer. Il n'était plus le collectionneur. Il était l'esclave de la seule créature capable de lui donner l'illusion d'être en vie.

Dans le silence du Sanctuaire, le pacte était scellé. Plus de victimes, plus de bourreaux. Juste deux ombres s'entre-dévorant dans l'obscurité d'une dévotion sans nom. Luce ferma les yeux, savourant le froid du marbre qui, pour la première fois, lui parut presque chaud. Elle était enfin chez elle. Dans l'abîme.

Chapitre 16

Le Renversement des Sceptres

L'aube à L'Écorché n'apportait jamais de lumière, seulement une décomposition plus nette des ombres. Luce s'éveilla sur le lit de fer du Sanctuaire, les membres lourds, lestés par une certitude nouvelle qui coulait dans ses veines comme un poison doux. Le marbre sous ses pieds nus n'était plus une menace froide, mais un piédestal.

Elle se leva, drapée dans la chemise d'homme qu'elle avait dérobée dans le dressing de Silas la veille. Le tissu de coton égyptien, trop grand, frottait contre sa peau encore sensible des stigmates de la dernière session. Elle ne chercha pas à se cacher. Elle traversa les couloirs du manoir, écoutant le gémissement des boiseries, ce râle systolique d'une demeure qui semblait enfin reconnaître sa maîtresse.

Silas l'attendait dans la bibliothèque. Il était assis près de la cheminée éteinte, un livre ouvert sur ses genoux, mais ses yeux — ces iris d'obsidienne qui d'ordinaire disséquaient le monde avec une précision chirurgicale — fixaient le vide. Il n'avait pas retiré ses gants de cuir. Il ne les retirait plus. Comme si sa propre peau était devenue un conducteur trop dangereux pour le courant qui l'habitait désormais.

Luce s'arrêta sur le seuil, observant le prédateur figé dans son propre piège.

— Vous ne lisez pas, Silas, dit-elle, sa voix glissant dans l'air vicié comme une lame de soie.

Il ne tressaillit pas, mais la tension de sa mâchoire trahit le séisme intérieur.

— Le silence est une lecture plus instructive que la prose de ces morts, répliqua-t-il

sans se retourner. Pourquoi êtes-vous ici ? La prochaine session n'est prévue que dans douze heures.

Luce s'avança, chaque pas calculé pour briser l'espace de sécurité qu'il tentait de maintenir. Elle contourna le fauteuil, sentant l'odeur de Silas — un mélange de cèdre, de vieux papier et de cet ozone métallique qui précède les tempêtes. Elle posa ses mains sur le dossier du fauteuil, juste au-dessus de sa tête.

— Les sessions sont une fiction, murmura-t-elle à son oreille. Un théâtre où vous pensiez tenir le rôle du metteur en scène. Mais le public a quitté la salle, Silas. Il ne reste que nous deux, et le vide que vous essayez désespérément de combler avec mes cris.

Il ferma les yeux. Luce vit le mouvement de sa déglutition, le tressaillement de la pomme d'Adam. Elle tendit une main et, d'un geste d'une lenteur provocante, effleura le cuir noir de son gant. Silas se raidit, un souffle court s'échappant de ses lèvres.

— Ne me touchez pas, ordonna-t-il.

Le ton était impérieux, mais le sous-texte criait le contraire. C'était la supplique d'un homme qui se noie et qui craint que sa bouée ne soit faite de plomb.

— Pourquoi ? Parce que vous avez peur de ce que vous allez ressentir ? Ou parce que vous avez peur de ne *rien* ressentir si je retire ce masque ?

Luce passa derrière lui et s'assit sur le bureau massif en acajou, face à lui. Elle croisa les jambes, laissant la chemise remonter sur ses cuisses pâles. Elle vit le regard de Silas dévier malgré lui, une seconde, vers la chair exposée, avant de remonter vers ses yeux avec une violence contenue.

— Vous jouez à un jeu dangereux, Luce. Vous pensez avoir décelé une faille. Vous pensez que mon besoin de vos émotions me rend vulnérable.

— Je ne le pense pas, Silas. Je le sais.

Elle se pencha en avant, brisant la distance sociale, entrant dans son périmètre de prédation.

— Hier soir, dans le Sanctuaire, quand l'obscurité nous pressait et que l'oxygène se faisait rare... ce n'était pas ma peur que vous cherchiez. C'était la vôtre. Vous avez essayé de la retrouver à travers moi, comme un amputé cherche la sensation d'un membre fantôme. Mais vous avez échoué. Vous n'avez trouvé que ma force.

Silas se leva brusquement, le livre chutant au sol dans un bruit sourd. Il dominait Luce de toute sa hauteur, ses traits sculptés dans une colère froide qui aurait fait fuir n'importe qui d'autre. Mais Luce ne bougea pas d'un cil. Elle sourit, un sourire de prédatrice qui a enfin compris que les barreaux de la cage étaient faits de sucre.

— Ma force vous terrifie, n'est-ce pas ? poursuivit-elle. Parce qu'elle signifie que je n'ai plus besoin que vous me sauviez de mes phobies. Je les ai épousées. Elles sont à moi. Et sans ma peur pour vous nourrir, qu'êtes-vous, Silas ? Une statue de marbre dans un musée désert.

Il s'approcha d'elle, si près qu'elle pouvait sentir la chaleur émanant de son corps malgré sa raideur de cadavre. Il posa ses mains gantées sur le bureau, de chaque côté de ses hanches, l'emprisonnant.

— Je pourrais vous briser en un instant, Luce. Je pourrais arrêter les paiements pour votre frère. Je pourrais vous jeter à la rue, vous laisser retourner à votre petite vie de coquille vide.

— Vous ne le ferez pas.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que vous avez goûté à l'incendie, Silas. Et un homme qui a passé sa vie dans le permafrost préférera brûler vif plutôt que de retourner au froid. Vous avez besoin de moi pour savoir que vous êtes encore un être biologique. Vous avez besoin de voir mes pupilles se dilater, de sentir mon pouls s'accélérer sous vos doigts... pour vous convaincre que votre propre cœur bat encore.

Luce leva la main et saisit le poignet de Silas. Elle serra, sentant l'armature de l'homme sous le costume. Elle ne lâcha pas son regard.

— À partir d'aujourd'hui, les règles changent. Je ne suis plus le sujet de vos expériences. Je suis l'oxygène de cette maison. Et si vous voulez respirer, Silas... vous devrez apprendre à demander.

Le silence qui suivit fut d'une densité presque physique. On aurait pu y découper des linceuls. Silas ne recula pas. Au contraire, il réduisit encore l'espace, son visage n'étant plus qu'à quelques centimètres du sien. Luce vit, pour la première fois, la fissure. Une minuscule oscillation dans ses pupilles. Le vertige de celui qui réalise que le gouffre qu'il observait est en train de l'avaler.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il, sa voix n'étant plus qu'un râle de baryton, brisé par une soif qu'il ne pouvait plus cacher.

Luce lâcha son poignet. Elle glissa ses doigts vers le bouton de son propre col, le défaisant avec une lenteur calculée, révélant la naissance de sa poitrine là où le rythme de son cœur était le plus visible.

— Retirez vos gants, Silas.

Il se figea.

— Luce...

— Retirez-les. Maintenant. Ou je pars. Et je vous laisse seul avec vos fantômes et votre vide.

Le combat intérieur de Silas se lisait sur son visage comme une autopsie à ciel ouvert. La peur de la souillure, la peur du contact, la peur de perdre ce dernier rempart de contrôle. Ses mains tremblaient — un tremblement fin, presque imperceptible, mais qui, pour Luce, valait toutes les redditions.

Lentement, il porta sa main droite à sa main gauche. Le crissement du cuir que l'on retire résonna comme un cri dans la bibliothèque. Il posa le premier gant sur le bureau. Puis le second.

Ses mains étaient d'une pâleur malade, les doigts longs, nerveux, veinés de bleu. Des mains de pianiste ou d'étrangleur. Luce les regarda avec une fascination morbide. C'étaient les mains qui avaient orchestré ses terreurs, les mains qui avaient manipulé les leviers de son agonie.

— Touchez-moi, ordonna-t-elle. Pas comme un scientifique. Pas comme un bourreau. Touchez-moi comme un homme qui a faim.

Silas hésita, ses doigts nus suspendus dans l'air, à quelques millimètres de la peau de son cou. Il semblait craindre une décharge électrique, ou peut-être de se dissoudre au contact de l'autre. Quand il finit par établir le contact, le choc fut visible. Ses yeux s'agrandirent, une onde de choc traversant tout son corps. La chaleur de Luce, son humidité, sa réalité organique s'engouffrèrent en lui sans filtre.

Il gémit — un son guttural, animal, qu'il ne s'était probablement jamais autorisé. Ses doigts s'ancrèrent dans sa chair, non pas pour la blesser, mais pour s'y retenir, comme un naufragé à une épave.

— Vous sentez ça ? murmura Luce, sa propre respiration devenant erratique alors qu'elle sentait le pouvoir basculer totalement. C'est le poids de votre existence, Silas. Elle dépend de moi.

Il tomba à genoux entre ses jambes, son front s'appuyant contre son plexus, ses mains nues agrippant désespérément ses cuisses. Il ne cherchait plus à dominer. Il cherchait à être possédé. Il était l'esclave de sa propre drogue, et Luce était la seule à détenir la seringue.

Elle posa ses mains dans ses cheveux noirs, les empoignant pour le forcer à lever les yeux vers elle. Elle vit l'homme sous le monstre, l'enfant enfermé dans le noir, l'être vide qui venait de trouver sa substance.

— Bienvenue dans votre nouvelle prison, Silas, dit-elle en se penchant pour écraser ses lèvres contre les siennes. C'est moi qui garde les clés désormais.

Le baiser n'avait rien de romantique. C'était un échange de fluides et de haine, une morsure réciproque, une tentative de s'entre-dévoré pour ne plus avoir à exister séparément. Silas répondit avec une faim dévastatrice, ses mains nues explorant son corps avec une urgence frénétique, cherchant chaque parcelle de sensation, chaque preuve de vie.

L'Écorché semblait retenir son souffle. Les sceptres étaient tombés. Le collectionneur était devenu la pièce maîtresse, et la proie, sa reine impitoyable. Dans le silence de la bibliothèque, seule subsistait la mélodie brutale de deux névroses se rencontrant enfin à l'unisson.

Luce ferma les yeux, savourant sa victoire. Elle avait sauvé son frère, peut-être. Mais elle s'était perdue elle-même dans les méandres d'un pouvoir dont elle ne pourrait jamais plus se passer. Elle était la peur de Silas, elle était son plaisir, elle était son monde.

Et Silas Vane, le grand architecte de la douleur, n'était plus qu'un homme à genoux, mendiant pour une miette de sa terreur.

Chapitre 17

L'Adieu au Monde

L'odeur.

C'est la première chose qui vous frappe quand vous franchissez le seuil de la Clinique des Cyprès. Ce n'est pas l'odeur de la mort — la mort est une chose organique, presque honnête dans sa putréfaction. Non, ici, c'est l'odeur du déni. Un mélange écœurant de désinfectant industriel, de lavande synthétique et de draps amidonnés qui tentent, avec une politesse obscène, de masquer le relent de la chair qui stagne.

Luce avança dans le couloir du quatrième étage. Le linoléum gris sous ses semelles produisait un petit crissement rythmé, un métronome qui comptait les secondes d'une vie qu'elle ne reconnaissait plus. Elle se sentait comme une intruse, une tache d'encre noire sur un buvard trop blanc. Ses vêtements, choisis par Silas — de la soie lourde, sombre comme une ecchymose — semblaient absorber la lumière crue des néons.

Elle s'arrêta devant la chambre 412. Derrière cette porte, il n'y avait pas un homme, mais une archive. Léo. Son frère. Sa moitié amputée.

Elle posa la main sur la poignée en inox. Elle était froide. D'une froideur clinique, sans âme. Rien à voir avec le froid de la cave de Silas, ce froid qui vous mord la peau pour vous rappeler que vous êtes en vie. Elle entra.

Le ronronnement du respirateur artificiel était le seul battement de cœur de la pièce. *Pschhh... Tac. Pschhh... Tac.* Un rythme binaire, prévisible, d'une monotonie atroce. Sur le lit, Léo semblait avoir encore rétréci. Sa peau, d'une pâleur de cire, paraissait translucide, laissant deviner le réseau bleuâtre de ses veines comme une

carte menant nulle part.

Luce s'approcha. Elle ne s'assit pas. Elle resta debout, surplombant ce corps qui était autrefois son refuge, son miroir. Elle chercha en elle cette douleur déchirante, cette culpabilité qui, des mois durant, l'avait poussée à vendre chaque parcelle de sa dignité à Silas Vane. Elle chercha l'agonie du deuil.

Elle ne trouva qu'un vide immense. Un vide sec.

— Bonjour, Léo, murmura-t-elle.

Sa propre voix lui parut étrangère. Trop basse, trop chargée de nuances qu'un frère ne devrait jamais entendre. Elle portait en elle les échos des sessions de Silas, les vibrations des cris qu'il avait extraits d'elle comme on arrache des dents.

Elle tendit la main et effleura le front de Léo. Sa peau était tiède, d'une tiédeur de serre. Luce retira brusquement ses doigts. Elle se surprit à éprouver un dégoût viscéral pour cette vie assistée, cette existence qui refusait de mourir mais qui n'osait pas vivre. C'était une insulte à la violence magnifique de ce qu'elle vivait avec Silas. Là-bas, chez lui, chaque souffle était une conquête. Ici, le souffle était une charité mécanique.

— Mademoiselle Maertens ?

Luce se retourna. Une infirmière, une femme aux traits fatigués et au sourire professionnellement compatissant, se tenait sur le pas de la porte, un plateau de tubulures à la main.

— Je ne vous avais pas entendue arriver. C'est rare de vous voir à cette heure-ci.

Luce la dévisagea. Elle vit les pores de la peau de l'infirmière, la petite tache de café

sur son badge, l'ennui poli dans ses yeux. Cette femme était réelle. Elle appartenait au monde du dehors, celui où l'on paye ses factures, où l'on mange à heures fixes, où l'on s'inquiète de la pluie. Pour Luce, elle n'était qu'un spectre de carton-pâte.

— Je ne resterai pas longtemps, répondit Luce.

— Les examens de ce matin sont plutôt stables, reprit l'infirmière en s'approchant du lit pour vérifier les constantes. Grâce au nouveau protocole de soins que vous financez... C'est un miracle, vous savez. Peu de familles peuvent s'offrir ce genre de dévotion.

Dévotion. Le mot fit écho dans l'esprit de Luce. Elle pensa à Silas, à genoux dans la poussière de sa bibliothèque, humant l'air saturé de sa terreur. Elle pensa à la façon dont il l'avait regardée lorsqu'elle l'avait forcé à la posséder, non pas comme un prédateur, mais comme un affamé trouvant enfin sa substance.

— Ce n'est pas de la dévotion, dit Luce d'une voix monocorde. C'est un rachat.

L'infirmière fronça les sourcils, ne comprenant pas, puis reprit son manège avec les tuyaux.

— En tout cas, il a de la chance de vous avoir. Vous êtes le seul lien qui le retient encore ici.

Luce s'approcha de la fenêtre. Dehors, la ville s'étalait, grise et bruyante. Des gens marchaient, pressés, ridicules dans leur ignorance de l'abîme. Ils croyaient être en sécurité parce qu'ils ne regardaient jamais sous leurs pieds. Luce, elle, vivait dans la faille. Elle s'y était installée. Elle y avait construit un trône de ses propres phobies.

Elle réalisa alors, avec une clarté chirurgicale, qu'elle ne voyait plus Léo comme un frère. Il était un fardeau, oui, mais plus encore : il était le dernier fil à la patte qui la

reliait à la Luce qui avait peur du noir, à la Luce qui croyait que la douleur était une ennemie.

Aujourd'hui, la douleur était sa langue maternelle. Et Silas était son seul interprète.

Elle se tourna vers le lit.

— L'argent continuera d'arriver, dit-elle, s'adressant autant à l'infirmière qu'au corps inerte. Tous les mois. Jusqu'au bout. Le contrat est scellé.

— C'est... c'est très généreux, balbutia l'infirmière, décontenancée par la froideur de la jeune femme. Vous ne voulez pas lui parler un peu ? Les médecins disent que l'audition est le dernier sens qui...

— Non.

Luce s'avança vers le lit une dernière fois. Elle se pencha sur Léo, si près qu'elle put sentir l'haleine fade du respirateur. Elle ne l'embrassa pas sur le front. Elle murmura à son oreille, si bas que l'infirmière ne put saisir que le souffle de ses mots :

— Je t'ai donné ma vie, Léo. Maintenant, je vais donner mon âme à quelqu'un qui saura quoi en faire. Ne m'attends plus.

Elle se redressa, lissant sa robe de soie noire. Elle se sentait d'une légèreté effrayante, comme si elle venait de se délester de ses propres organes vitaux. Elle n'avait plus besoin de cœur pour ce qui l'attendait. Elle n'avait besoin que de ses nerfs, à vif, prêts à être joués par Silas comme les cordes d'un instrument impie.

Elle quitta la chambre sans un regard en arrière.

Dans le couloir, l'air lui parut soudainement irrespirable. Trop d'oxygène. Trop de

pureté. Elle avait besoin de l'odeur du vieux papier, du cuir tanné, et de cette fragrance métallique — l'odeur du sang et de la sueur — qui imprégnait les murs du manoir Vane.

En sortant de la clinique, elle fut aveuglée par le soleil de l'après-midi. Elle mit ses lunettes noires, se cachant du monde. Une berline noire l'attendait sur le trottoir d'en face. Le chauffeur ne bougea pas, mais elle savait que Silas, derrière les vitres teintées de son bureau, ou peut-être même là, tapi dans l'ombre de son propre esprit, observait chaque battement de ses paupières.

Elle monta dans la voiture. Le silence à l'intérieur était une caresse.

— Où allons-nous, Mademoiselle ? demanda le chauffeur.

Luce regarda le bâtiment blanc de la clinique une dernière fois. Elle ne voyait qu'une tombe. La sienne.

— À la maison, dit-elle.

Le mot brûla ses lèvres. "Maison". Ce n'était pas un foyer. C'était un sanctuaire de la névrose, un temple dédié à la mise en scène de leurs ténèbres respectives.

Alors que la voiture s'éloignait, Luce retira son gant et regarda sa main. Ses doigts tremblaient légèrement. Ce n'était pas de la peur. C'était l'anticipation. L'addiction qui réclamait sa dose. Elle imaginait déjà les mains de Silas, ces mains gantées de cuir qui savaient exactement où appuyer pour la faire vaciller entre le supplice et la grâce.

Elle avait payé sa dette. Léo était en sécurité dans sa prison de verre et de tubes. Elle, elle retournait volontairement dans sa cage dorée, là où les monstres ne se cachent pas sous le lit, mais vous invitent à y ramper avec eux.

Luce ferma les yeux et laissa l'obscurité de la voiture l'envelopper. Elle n'appartenait plus au genre humain. Elle était devenue une abstraction, une muse de la terreur, une créature façonnée par les obsessions d'un homme qui ne pouvait se sentir vivre qu'à travers sa chute.

Et le plus terrifiant, dans ce trajet qui la ramenait vers Silas, c'était le sourire qui étirait lentement ses lèvres. Un sourire prédateur. Un sourire qui disait qu'elle avait enfin compris la leçon de Silas : la peur est une liberté que les gens normaux n'oseront jamais s'offrir.

L'oxygène de l'extérieur était peut-être gratuit, mais celui de Silas, ce souffle qu'il lui volait à chaque session pour le lui rendre au compte-gouttes, était le seul qui valait la peine d'être respiré.

Elle était arrivée. La grille du manoir s'ouvrit avec un gémissement métallique, comme un cri de bienvenue. Luce descendit de la voiture avant même que le chauffeur n'ait pu lui ouvrir la porte. Elle gravit les marches de pierre, chaque pas l'éloignant un peu plus de la lumière.

Elle poussa la lourde porte d'entrée.

Le vestibule était plongé dans la pénombre. L'odeur de Silas était là, partout. Une odeur de cèdre et de secret.

Il l'attendait en haut du grand escalier, une silhouette découpée contre l'ombre de la galerie. Il ne dit rien. Il n'avait pas besoin de parler. Ses yeux brillaient d'une lueur affamée, celle du collectionneur qui voit sa pièce la plus précieuse revenir d'elle-même sur son piédestal.

Luce commença à monter les marches, une à une. À chaque pas, elle laissait derrière elle un morceau de la fille qu'elle avait été.

— Vous êtes en retard, Luce, dit la voix de baryton de Silas, faisant vibrer l'air froid autour d'elle.

Elle s'arrêta à une marche de lui. Elle pouvait sentir la chaleur de son corps, ce brasier caché sous la glace.

— J'ai dû enterrer une morte, répondit-elle.

Silas inclina légèrement la tête, un sourire imperceptible jouant sur ses lèvres fines. Il tendit une main gantée et saisit le menton de Luce, la forçant à lever les yeux vers lui.

— Et qu'est-ce qui reste, maintenant que le deuil est fini ?

Luce ancra son regard dans le sien, sans ciller. Elle vit le vide en lui, et elle y projeta toute sa propre noirceur.

— Ce qu'il reste ? dit-elle dans un souffle. Il reste la peur, Silas. La seule chose qui nous appartient vraiment.

Il resserra sa prise, ses doigts de cuir pressant sa peau avec une force qui promettait des bleus. Luce ne tressaillit pas. Elle s'avança contre lui, brisant la distance de sécurité, cherchant le danger comme une plante cherche le soleil.

— Alors, bienvenue chez vous, murmura-t-il.

Il se détourna et l'entraîna vers les profondeurs de la maison, là où les fenêtres étaient condamnées et où le temps n'avait plus de prise. Luce le suivit sans hésiter. Elle n'avait plus de frère, plus de passé, plus de nom.

Elle était la proie. Il était le chasseur. Et dans cette étreinte toxique, ils étaient enfin

entiers.

L'adieu au monde était terminé. La session pouvait commencer.

Chapitre 18

La Couronne de Cicatrices

L'obscurité dans les sous-sols du manoir Vane n'était pas un simple manque de lumière ; c'était une matière organique, épaisse, qui se glissait dans les poumons comme du goudron. Ici, à trente pieds sous la terre arable, le silence avait une fréquence. Une note basse, continue, qui faisait vibrer les os de Luce.

Elle était assise sur le fauteuil de cuir brut, au centre du cercle de sel et d'acier. Ses mains reposaient sur les accoudoirs, immobiles. Elle ne portait qu'une nuisette de soie noire, si fine qu'elle n'était qu'un frisson contre sa peau. Silas était derrière elle. Elle ne le voyait pas, mais elle percevait le froissement de son gant de cuir contre le revers de sa veste, le rythme métronomique de sa respiration.

— Vous tremblez, Luce, murmura-t-il à son oreille. Est-ce l'anticipation ou le souvenir ?

— Les deux sont la même chose maintenant, Silas.

Il s'avança dans son champ de vision périphérique. La lampe chirurgicale au-dessus d'eux s'alluma d'un coup, crue, violente. Luce ferma les yeux, les paupières brûlées par le blanc atomique, mais elle ne recula pas. Elle avait appris que la douleur était une boussole.

— Regardez-moi, ordonna-t-il.

Elle obéit. Silas tenait entre ses doigts longs une fine aiguille d'argent pur, reliée à un fil de soie rouge. Sur le plateau de métal à côté de lui, d'autres instruments

attendaient : des pinces, des fioles contenant des essences de peur pure — adrénaline synthétique, sueur de condamné, terreur distillée.

— Nous arrivons au terme de la taxidermie, dit Silas, sa voix de baryton caressant les nerfs à vif de Luce. Je vous ai vidée de votre culpabilité. J'ai recousu vos failles avec mes propres ombres. Qu'est-ce qu'une muse, Luce, sinon un miroir où le monstre vient se reconnaître ?

Il s'approcha, envahissant son espace vital. L'odeur de Silas — un mélange de papier ancien, de désinfectant et de quelque chose de plus sauvage, de plus animal — l'enveloppa. Il posa sa main gantée sur son front, inclinant sa tête en arrière avec une autorité sans réplique.

— Aujourd'hui, nous ne travaillons pas sur une phobie, reprit-il. Le vide, l'étouffement, l'abandon... ce sont des jouets pour les amateurs. Aujourd'hui, nous célébrons la fusion. La couronne.

Il approcha l'aiguille de la tempe de Luce. Elle sentit la pointe froide effleurer sa peau. Son cœur s'emballa, un oiseau affolé contre une cage de côtes. Elle ne cherchait plus à s'échapper. Elle cherchait l'impact. Elle avait besoin que Silas inscrive sa marque en elle pour être certaine qu'elle existait encore.

— Pourquoi l'argent, Silas ? demanda-t-elle, sa voix n'étant qu'un souffle érodé.

— Parce que l'argent purifie la plaie qu'il crée. Je ne veux pas vous détruire, Luce. Je veux vous sculpter dans l'éternité de cet instant.

Il piqua. La douleur fut une ligne de feu, brève et délicieuse. Il ne perçait pas la chair en profondeur, il brodait à la surface de son derme, un tatouage rituel sans encre, une scarification d'orfèvre. Il dessinait une ramure, une couronne invisible qui ne se révélerait que dans le rouge de l'inflammation.

Luce laissa sa tête retomber contre le dossier. Elle fixait le plafond voûté, imaginant les tonnes de terre au-dessus d'eux, le monde des vivants qui s'agitait, dérisoire, sous le soleil. Ils étaient les seuls survivants d'un naufrage qu'ils avaient eux-mêmes provoqué.

— Votre frère est mort ce matin, Luce, dit Silas d'un ton clinique, sans cesser son travail d'aiguille.

Le monde vacilla. Un gouffre s'ouvrit sous le fauteuil. Le dernier fil qui la reliait à la "normale", à la pitié, à la rédemption, venait de rompre. Elle aurait dû hurler. Elle aurait dû griffer le visage de cet homme qui lui annonçait la fin de son monde entre deux points de suture psychotiques.

Au lieu de cela, elle expira. Un long soupir de soulagement qui fit tressaillir Silas. Il s'arrêta, l'aiguille suspendue.

— Pas de larmes ? demanda-t-il, une lueur de curiosité presque enfantine dans ses yeux sombres.

— Pourquoi pleurer un fantôme ? répondit Luce. Il était ma prison. Vous êtes ma sentence. C'est plus honnête.

Silas posa l'aiguille. Il retira son gant droit, lentement, révélant une main pâle, aux doigts longs et cicatrisés. C'était la première fois qu'il la touchait peau contre peau. Quand ses doigts rencontrèrent la tempe ensanglantée de Luce, une décharge électrique parcourut leurs corps. Silas ferma les yeux, son visage se crispant sous l'afflux de sensations qu'il s'interdisait depuis des décennies.

Par elle, il ressentait la perte. Par elle, il ressentait le vertige de la liberté absolue, celle qui ne survient que lorsqu'on n'a plus rien à perdre.

— Vous êtes magnifique dans votre ruine, murmura-t-il.

Il se mit à genoux entre ses jambes, ses mains remontant le long de ses cuisses, froissant la soie. Ce n'était pas un geste de désir charnel ordinaire. C'était une dévotion religieuse devant un autel de traumatismes.

— Silas... murmura-t-elle en plongeant ses doigts dans ses cheveux noirs. Est-ce que vous avez peur, maintenant ?

Il leva les yeux vers elle. Pour la première fois, le masque de l'esthète imperturbable se fissura. Sous l'arrogance du prédateur, Luce vit l'enfant enfermé dans le noir, celui qui n'avait jamais été cherché.

— J'ai peur que vous ne soyez qu'une hallucination, avoua-t-il. J'ai peur de me réveiller et de ne trouver que le vide que j'étais avant vous.

Luce sourit. Un sourire de prédatrice qui a fini par apprivoiser son dompteur. Elle se pencha vers lui, ses lèvres frôlant les siennes, partageant le même air raréfié.

— Je ne partirai pas. Personne d'autre ne voudrait de ce que nous sommes devenus. Nous sommes deux monstres dans une boîte, Silas. Et j'ai jeté la clé dans la tombe de mon frère.

Elle l'embrassa. C'était un baiser qui goûtait le sang et le fer. Une promesse de damnation mutuelle. Silas répondit avec une faim dévorante, ses mains se refermant sur sa taille comme des serres. Dans ce sous-sol transformé en temple de la névrose, la hiérarchie s'effondrait. Qui possédait qui ? La proie avait dévoré l'ombre du chasseur, et le chasseur s'était abandonné à la douceur de sa propre défaite.

Silas se redressa, la soulevant comme si elle ne pesait rien. Il l'emmena vers le fond

de la pièce, là où un lit de velours sombre attendait sous un baldaquin de chaînes. Il l'y déposa avec une délicatesse qui contrastait violemment avec la brutalité de leur lien.

Il sortit de sa poche un flacon de verre noir.

— La dernière étape, Luce. L'acceptation de la couronne.

Il versa quelques gouttes d'un liquide ambré sur la scarification qu'il venait de tracer sur son front. La brûlure fut telle que Luce arqua le dos, un cri muet mourant dans sa gorge. Ses yeux se révoltèrent. Pendant quelques secondes, elle ne fut plus que douleur pure, une étoile qui explose.

Puis, le calme. Un calme absolu. La douleur s'était transformée en une vibration sourde, une parure permanente.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle quand elle retrouva l'usage de ses sens.

— Un mélange de ma propre fabrication. Cela laissera une trace argentée. Une cicatrice qui brillera dans l'ombre. Pour que quiconque vous regarde sache que vous appartenez à la nuit. Que vous m'appartenez.

Luce se redressa, ses cheveux tombant en cascade sur ses épaules. Elle se regarda dans le miroir d'argent terni que Silas lui tendait. Sur sa tempe, une ramure délicate et brillante s'étalait, comme un bijou incrusté dans sa peau. C'était hideux. C'était sublime. C'était la preuve matérielle de sa folie.

Elle se tourna vers lui, ses yeux clairs maintenant habités par une lucidité terrifiante.

— Et vous, Silas ? Où est votre couronne ?

Il ne répondit pas. Il déboutonna sa chemise, révélant son torse. Là, au-dessus du cœur, une multitude de petites entailles, certaines vieilles, d'autres fraîches.

— Chaque session que nous avons eue, chaque cri que vous avez poussé, je l'ai gravé ici, dit-il d'une voix sourde. Vous n'êtes pas la seule à porter des cicatrices, Luce. Je suis votre journal intime. Je suis la somme de toutes vos peurs.

Elle posa sa main sur son cœur, sentant les reliefs de sa propre histoire sous ses doigts. Ils étaient un puzzle de chair et de terreur, deux morceaux brisés qui s'emboîtaient parfaitement par leurs arêtes tranchantes.

Le manoir Vane n'était plus une prison. C'était un royaume. Un royaume de fenêtres condamnées et de portes verrouillées, où le temps s'était arrêté à l'heure du traumatisme initial. Dehors, la vie continuait, banale et sans saveur. Ici, chaque respiration était un exploit, chaque regard un aveu.

Silas s'allongea à côté d'elle, l'enveloppant de ses bras puissants. Luce posa sa tête sur son épaule, fermant les yeux sur l'obscurité qu'elle aimait tant désormais. Elle n'avait plus peur du vide, car elle était le vide. Elle n'avait plus peur de Silas, car elle était Silas.

— Dors, ma muse, murmura-t-il dans ses cheveux. Demain, nous inventerons de nouveaux cauchemars.

— Oui, répondit-elle dans un dernier souffle. Des cauchemars rien qu'à nous.

Dans les entrailles de la terre, là où l'oxygène était une denrée rare, Luce et Silas s'endormirent, couronnés de leurs propres ombres, enfin entiers dans leur dévastation. La session était terminée. La dévotion, elle, ne faisait que commencer.

FIN

Merci d'avoir lu "Ta Peur m'Appartient"

Une œuvre écrite par Raven

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)